

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

AVENTURER LA FOI

septembre - octobre 1994

35 F

168

Une maison pour aujourd'hui :
habiter le présent

La dernière traversée :
l'accompagnement des mourant

Recherche scientifique et
foi chrétienne

168 - 1994

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Edito

Le comité de rédaction p. 1

Le contexte de la Mission, hier et aujourd'hui

Jean-Marie PLOUX p. 3

Une maison pour aujourd'hui

André BOUSQIÉ p. 19

La dernière traversée

France CASTELNOVO p. 37

La recherche scientifique et la foi chrétienne : rencontre de deux aventures

Philippe DETERRE p. 47

SOURCES

Jean CHRYSOSTOME p. 71

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

AVENTURER LA FOI

De plus en plus nombreux dans notre société sont ceux qui consacrent une partie de leurs loisirs à marcher dans la nature, en famille ou entre amis. Cette vogue de la randonnée dit quelque chose de l'homme contemporain : Il cherche sa voie dans un paysage nouveau. Tous les montagnards le savent, les marches d'approche sont souvent longues et pénibles, mais elles sont jalonnées de cols qui permettent de mesurer le chemin parcouru et d'entrevoir celui qui reste à faire. C'est à une halte au col que ce numéro de la LAC invite le marcheur qui est en chacun d'entre nous .

Dans un premier article, Jean Marie Ploux dresse un panorama de paysages successifs dans lesquels l'homme a évolué. Tradition, modernité, complexité : trois étapes qui déterminent le cheminement spirituel des hommes. Le courant missionnaire dans lequel est née la Mission de France était axé sur une prise en compte de la modernité. L'émergence de la complexité interroge et appelle à un travail spirituel à nouveaux frais.

Nous donnons ensuite la parole à trois randonneurs de la foi. Les paysages dans lequel chacun évolue (le bâtiment, la santé, la recherche scientifique) semblent a priori n'avoir aucun rapport.

Pourtant, il s'agit bien de la même expérience. L'écroulement des points de repère hérités du passé découvre de nouvelles facettes du mystère que l'homme a toujours eu tendance à emprisonner. C'est dans la quête partagée d'un sens possible pour l'homme d'aujourd'hui qu'une pertinence de la foi se fait jour, humble, mais réelle.

A ceux qui risquent leurs pas, à ceux qui acceptent d'aventurer la foi sur de nouveaux terrains, une lumière est donnée : celle de la Tradition. Non pas comme un refuge, mais comme le sel partagé de ce travail spirituel toujours à refaire. C'est l'objet de la rubrique que nous inaugurons à la fin de ce numéro.

Le comité de rédaction

Le contexte de la Mission, hier et aujourd'hui

Jean-Marie PLOUX

Les réflexions que nous publions ont été proposées en janvier 1994 au groupe des "Partenaires de la Mission dans l'espace rural".

INTRODUCTION

Société «**post**-moderne», «**post**-industrielle», «**post**-chrétienne», etc.. Multiples sont les termes du diagnostic porté sur notre société contemporaine. Tous ont en commun ce préfixe «**post**» qui implique rupture ou dépassement. Ainsi se fait jour l'obscur sentiment que nous entrons en des temps nouveaux et que le contexte de la mission en

sera – en est déjà changé.

Les indications schématiques qui sont ici proposées ont d'abord pour but de souligner la nécessité de voir les choses dans une perspective historique. Elles voudraient ensuite suggérer quelques lignes de pensée. Je les regrouperai en trois parties :

- Dans la première, je brosserai un

parallèle entre l'homme de la tradition, l'homme de la modernité et celui qui naît sous nos yeux et que j'appellerai l'homme de la complexité ou homme planétaire.

- La seconde rappellera dans quel contexte nous avons, les uns et les autres, en-

gagé la mission ; comment ce fut un moment de la rencontre entre la foi et la modernité.

- Enfin, j'évoquerai quelques uns des défis actuels auxquels nous sommes confrontés.

I - DE L'HOMME DE LA TRADITION À L'HOMME DE LA COMPLEXITÉ

A - Les Ages de l'Humanité

Pour commencer, je voudrais faire état de mon hypothèse de travail : elle vise ce que j'appellerai des «âges de l'humanité».

Notre arrière, arrière grand père a vécu de 500.000 à 8.000 av J.-C. Il vivait de cueillette, de chasse et de pêche. Il subsiste encore en certaines parties de la Planète et, pour ce qui concerne la pêche, nous en sommes encore les héritiers dans la mesure où l'humanité ne s'est préoccupée de faire un véritable élevage de poisson qu'à une date tout à fait récente. Jusqu'alors on s'est contenté de prélever le poisson des océans et des mers comme s'il était

inépuisable...

Notre arrière grand père a vécu au néolithique : il a inventé l'agriculture, la domestication des animaux, la céramique, le tissage. Par commodité je le ferai vivre entre 8.000 et 500 av J.-C. Pourquoi 500 ? Parce que c'est approximativement le retour d'Exil du peuple hébreu, l'époque de Parménide et Héraclite, de Confucius, Lao tseu et Bouddha...

Notre Grand-père est l'homme de la Tradition, il a vécu jusqu'à la Renaissance Européenne.

Notre père est né à ce moment-là, mettons en 1492 pour prendre une date symbolique, celle de la «découverte» de l'Amérique.

Son fils est né en 1962, en faisant ses premiers pas sur la lune...

Mon hypothèse est que toutes les portions ou fractions d'humanité, toutes les cultures, passent ou passeront, d'une manière ou de l'autre, par ces différents âges. Nous

B - Quelques passages

a) L'espace : l'homme de la tradition se déplace dans le contigu, de proche en proche, en longeant les côtes. L'homme de la modernité avance en ligne droite avec la boussole et il explore la terre. L'homme de la complexité a quitté l'attraction terrestre et il voit la Planète dans son unité, de l'extérieur.

b) Le temps : l'homme de la tradition vit dans le temps cosmique et suit le rythme des saisons. L'homme de la modernité imprime sa marque au temps, celui de la complexité, et vit dans l'immédiat : les images et les messages lui parviennent dans l'instantanéité. (Télé-vision, -métrie, -travail etc.)

sommes, nous-mêmes, à l'un de ces passages et le monde rural est un lieu privilégié pour l'éprouver car on y trouve les traces vives de l'homme de la tradition, la présence de la modernité et celle de la complexité... Ce qui complique un peu les choses, mais c'est un trait de la complexité contemporaine, c'est que notre culture rencontre aussi d'autres cultures qui sont, elles aussi, affrontées à ces différents âges de l'humanité mais de manière décalée dans le temps...

c) Le corps : l'homme de la tradition a une conception globale du corps, inséparable de l'esprit, des autres et de l'environnement. La modernité a commencé avec l'anatomie qui inaugure la médecine et la chirurgie modernes. L'homme de la complexité est entré dans les secrets de l'information génétique et acquiert ainsi un nouveau pouvoir sur lui-même.

d) La matière : l'homme de la tradition a maîtrisé la matière dans sa dimension de «masse», celui de la modernité en a exploré les ressources comme «énergie» et celui de la complexité découvre sa dimen-

sion d'«information».

e) La femme : dans l'univers traditionnel le groupe dispose des femmes et en règle l'échange car elles ont pour fonction principale la reproduction. Avec la modernité la femme sort peu à peu de l'espace domestique pour participer à la production par son travail. La connaissance des conditions de la conception la met dans un rapport nouveau quant à la sexualité. A l'ère de la complexité, homme et femme doivent

non plus seulement assumer mais inventer les conditions de leur différence sexuelle dans sa portée symbolique et structurante.

f) L'homme traditionnel vit son rapport à l'autre sous le mode de l'exclusion du non-identique ; l'homme de la modernité a vécu ce rapport sous le mode de la domination universelle du plus fort, (Cf. la colonisation) celui de la complexité prend conscience – lentement – des différences et de l'altérité.

On pourrait continuer la mise en parallèle... J'ai simplement voulu remettre sous nos yeux quelques indices de la différence. D'un âge à l'autre les passages sont flous, décalés dans le temps. Mais c'est l'effet de masse qui est parlant. Essayons d'en donner une image plus synthétique.

C - Trois profils

a) L'homme de la tradition

L'homme de la tradition vit dans un monde unifié, global, marqué par la totalité et le souci de l'UN. Son idéal est celui de la stabilité et ses références sont en arrière, dans un passé idéalisé qu'il s'agit de reproduire. D'ailleurs la reproduction est la fonction principale de cette société. Cet univers tient par «en haut», et la société est conçue sous un mode hiérarchique qui

assujettit les hommes et leur donne leur identité en fonction de leur appartenance à un ordre. Il faut connaître la nature pour s'y conformer et la valeur principale est la contemplation qui décèle l'invisible derrière l'apparence des choses. C'est donc le monde de l'ETRE, de l'ontologie, et chacun «est» dans la mesure où il participe à cet ETRE dont le Divin est la plénitude...

b) L'homme de la modernité

A peu près au moment de la «Renaissance», mais en plongeant des racines bien antérieurement, l'homme de la modernité vient au jour, en prenant, en quelque sorte, le contre-pied du monde précédent qu'il qualifie d'ailleurs d'obscur, en se prévalant de ses «Lumières». (Cf. l'Aufklärung des Allemands, l'ère Meiji des Japonais...). Le grand mot est celui de la nouveauté. Le temps est renversé et tout est orienté vers l'avenir. L'homme s'arrache à la totalité qu'il essaie de dominer par sa raison, en la dissociant, en l'analysant, en la réduisant à l'élémentaire et au simple. Cette domination de la nature par la raison critique et instrumentale est la condition de sa libération et de sa liberté. Le «sujet» émerge comme ce à partir de quoi la société doit être

construite. La coutume fait place à la loi, la société hiérarchisée en «ordres» est remplacée par la démocratie, le contrat social vertical est remplacé par un contrat horizontal qui met – théoriquement – en rapport des hommes égaux en droits. C'est l'action de l'entrepreneur qui est la valeur de référence car il ne s'agit plus de s'adapter au monde mais de le transformer pour en faire «le monde de l'homme». L'histoire apparaît alors comme l'émergence d'un progrès continu qui s'inscrit d'ailleurs dans une vision évolutive de la nature. Cette vision des choses s'impose à l'homme «moderne» comme étant de vérité universelle et elle légitime ses entreprises de domination du monde : hommes et matière.

c) L'homme de la complexité

Depuis les années soixante (Découverte de l'ADN, développement de l'électronique, de la micro informatique, premiers pas sur la Lune, décolonisation, etc..) nous sommes entrés dans l'ère de la complexité qu'Edgar Morin, entre autres, tente d'explorer. Nous vivons dans un monde très

contrasté mais solidaire et interdépendant : tous les jours la télévision nous en donne les images. Peu à peu nous entrons dans la conscience d'une unité planétaire, d'autant plus forte que nous savons que la terre est une infime poussière dans un univers en constante expansion, mais d'autant plus

dramatique que les moyens de notre action politique et économique sont loin d'être à la hauteur de cette conscience. Au même moment la raison scientifique reconnaît ses limites et accepte le statut de sa recherche indéfinie et provisoire. Bien plus, dans le domaine de la physique comme dans celui de la biogénétique, il a fallu réintroduire le hasard et l'incertitude, dont l'élimination était au cœur du projet «moderne». C'est pourquoi, partout, l'un des maître-mots est celui de «relativité». Le sujet lui-même, dans sa quête d'autonomie et de liberté, a dû prendre acte des conditionnements de l'inconscient ainsi que des déterminations sociales et culturelles. Mais l'homme contemporain mesure aussi à quel point il a fait fi de l'environnement, à quel point il devient dépendant du monde artificiel qu'il crée. Il suffit de penser aux conséquences contrastées de l'automation et de la robotique pour s'en convaincre. Mais on peut ajouter la conscience du péril nucléaire ou chimique...

La vision optimiste de l'histoire est ainsi remise en cause : cela tient sans doute aux événements imprévus de 1985-1989. Mais ceux-ci n'ont peut-être fait qu'achever un processus d'interrogation qui s'initie dans l'amère méditation de la «Shoah» et de l'horreur des guerres, engendrées par une

Europe qui avait des racines chrétiennes et se présentait comme la source et le modèle de la modernité. Dur rappel de l'irrationnel, du mal et du chaos dans l'histoire des hommes... Si bien que la question d'un «sens» se pose à l'homme contemporain dans une conscience nouvelle de la complexité et dans une interrogation sur la maîtrise qu'il a sur les choses et sur lui-même. Il faudrait ajouter que ce passage à la complexité s'accompagne d'un regard critique sur la modernité et sur son «refoulé». J'ai parlé de l'irrationnel et de la violence, il faudrait évoquer aussi toutes les contradictions propres au capitalisme et au «socialisme» qui en a peu ou prou suivi la logique. En particulier, comment ne pas voir que l'avoir et l'utile – symbolisés par l'argent et son «pouvoir» – ont été posés comme les conditions de l'être du sujet en sa liberté ? Comment ne pas penser aux aventures de la démocratie ? Et comment ignorer les démentis apportés par un religieux que l'on tenait pour dévalué et voué à disparition, alors qu'il a été au cœur de luttes de libération et de dissidences et qu'il ressurgit de manière quelque peu «sauvage» sous nos propres yeux ? (Mais ce phénomène est ambigu et ne doit pas être surestimé, comme on a un peu trop tendance à le faire dans notre Eglise !)

On pourrait développer – et nuancer –

bien davantage ces trois « profils » d'homme. Du moins je rappelle que s'ils se succèdent dans le temps, c'est d'abord d'une manière inégale et décalée selon les ères

géographiques, c'est ensuite dans une interpénétration plus ou moins harmonieuse en chacun de nous.

II - LA MISSION : LA FOI AFFRONTÉ LA MODERNITÉ

Nos différentes familles, (les partenaires de la Mission de l'espace rural : Frères et Soeurs missionnaires des campagnes, Dominicaines des campagnes, Prado rural, Mission de France, Equipes associées, etc.), sont nées ou ont pris un nouvel essor dans les années quarante. Mais elles ont bénéficié du terreau de l'Action Catholique qui s'est développée vingt ans auparavant. Or tout ce

mouvement s'inscrit dans cette plus large aventure où la foi chrétienne a affronté la modernité en Europe et dans ce qu'il est convenu d'appeler l'Occident.

En réalité il y a eu plusieurs moments dans cette histoire et nous nous inscrivons dans le troisième et dernier.

A - La Renaissance et la Réforme

Au seuil de la modernité, la confrontation s'est faite dans un rapport direct au Texte, en l'occurrence le texte Biblique, livré en langue populaire, par l'essor de l'imprimerie, aux mains de chacun et à son interprétation. Cette nouvelle problématique

intervenait au carrefour d'une redécouverte des humanités antiques, d'une nouvelle intelligence de la personne, des développements nouveaux de la raison, de la mise en cause d'un pouvoir hiérarchique etc. L'Eglise en Europe ne s'est pas tirée de ce premier

pas de la modernité à un coût moindre que celui du schisme des Réformes et des guerres de religions qui s'en sont suivies et dont,

en France, nous ne pûmes nous délivrer que par une laïcité fondée sur la privatisation de la foi et la neutralité.

B - Les XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles

La seconde étape fut celle de l'émergence du sujet dans des tensions multiples dont l'enjeu n'était rien moins que le «bonheur». Les querelles de la nature et de la grâce, des Jésuites et des Jansénistes, sont l'illustration – très partielle – de ces tensions. Faute de temps pour analyser cela en détail et y apporter toutes les nuances qui conviendraient, je me contente de noter que la théo-

logie est devenue christologique et que la piété s'est développée sur le registre d'un rapport personnel au Christ Rédempteur. D'une certaine manière, et sauf exception, l'horizon Trinitaire, peut-être trop bloqué dans l'univers ontologique de l'homme de la tradition, a laissé la place : d'une part au déisme bourgeois, d'autre part à un ecclésiocentrisme fondé sur une christologie d'«en haut»...

C - La foi et l'histoire

La manière dont nous avons vécu la «mission» n'est pas étrangère aux étapes précédentes : tout l'investissement biblique des dernières années, comme la «pédagogie» des mouvements, sont là pour nous le rappeler. Mais il me semble que ce qui a spécifié notre effort et notre raison d'être, c'est la prise en compte de l'histoire. Les noms du Père Chenu ou de Teilhard de Chardin illustrent assez bien la chose ! Il

faudrait reprendre tout ce que le XIX^{ème} siècle a développé et médité à partir de la Révolution Française, évoquer les noms de Kant, Hegel ou Marx, Auguste Comte et bien d'autres...

Je me contente de rappeler que Charles Péguy, dans son diagnostic sur la «déchristianisation» de la France, relevait une faute de mystique : la déconnection de

l'éternel et du temporel, la disjonction de la foi et de l'histoire, alors que l'essence même du christianisme en était l'articulation organique. Dans un monde où la foi devenait de plus en plus une affaire privée, où l'Eglise était souvent confisquée par une Bourgeoisie déiste qui privait le peuple de références vitales au Dieu biblique des pauvres et faisait

D - Sous le signe de l'Incarnation

Rien d'étonnant alors à ce que le maître-mot de l'effort que nous avons mené ait été celui d'INCARNATION. Non seulement il était la condition pour que l'Eglise devienne proche de ceux dont elle s'était éloignée, mais il désignait exactement le déficit cardinal de la foi.

Je ne crois pas utile de revenir longuement sur ce que nous avons exprimé maintes fois avec les thèmes de l'«être avec», du partage, de la rencontre, du silence nécessaire pour écouter et trouver un nouveau langage, des patiences de l'enfouissement etc.. Tout ceci évoque la conversion que nous avons faite et que l'Eglise a faite avec nous et qui culmine à Vatican II. Nous avons alors porté un regard optimiste sur le monde,

passer l'intérêt de son Etat avant la justice (Affaire Dreyfus, colonisation, etc.), un athéisme de combat, doublé d'anticléricalisme, se développait dans les classes populaires en particulier ouvrières. Mais il atteignait aussi l'espace rural et touchait les ruraux dans leur migration vers les villes.

bien évoqué par les termes de «Gaudium et spes» : joie et espoir. Nous avons réassumé l'histoire, avec ses tensions sans doute, mais en en faisant le lieu de l'édification du Royaume et parfois le Royaume-même en son devenir. C'est à Vatican II, enfin, que furent reconnus la liberté de conscience (Dignitatis humanae) et le statut de croyant des hommes d'autres religions (Nostra aetate) : toutes choses déniées encore cent ans auparavant. (Encyclique Quanta cura de 1864)

Dans la foulée, se sont développées les théologies de la libération et de l'inculturation, comme le dialogue oecuménique et inter-religieux, qui restent aujourd'hui des interpellations au coeur de l'Eglise.

III - LES DÉFIS D'AUJOURD'HUI

Sur ce fond de tableau, trop brièvement esquissé, comment comprendre les défis d'aujourd'hui ?

A - Un temps de crise

Si la vision schématique des choses que j'ai présentée a quelque vérité, il est bien clair que nous sommes en un temps de crise, pris dans le passage de l'homme moderne à l'homme de la complexité.

Certaines choses tiennent alors à la crise comme telle. Mais il y a plusieurs sortes de crises : toutes sont le passage d'un ordre ancien à un désordre. Certaines conduisent à une réorganisation et sont des crises de croissance, d'autres conduisent à des dislocations et à des pertes sans retour... Mais cela on le sait après !

Tout ensemble organique peut intégrer du nouveau, mais c'est dans certaines limites et en fonction de son système de défense comme des capacités de réorganisation propres aux relations internes qui le constituent comme ensemble. De ce point de vue l'Eglise – et nous dans l'Eglise – n'est pas un phénomène à part.

Or, de ce temps de crise – qui est proprement celui d'une Nouvelle Evangélisation –, on peut espérer sortir par un retour en arrière et vouloir revenir à l'homme de la tradition en deçà de la modernité. Et il n'y a pas que les intégristes et les fondamentalistes, chrétiens ou non, qui en nourrissent l'illusion. D'autres remonteront moins loin et s'arrêteront à telle ou telle étape de la modernité, réactivant les théologies qui les ont marquées. Nous-mêmes risquons de nous accrocher désespérément à ce que nous avons vécu et à ce que nous avons tenu pour fécond et vrai... N'est-ce pas ce qu'il y a, pour une part, derrière notre inquiétude de savoir si nous sommes encore «appelant» alors que nous vieillissons et que nos lieux de formation sont plus ou moins désertés ? Cela ne veut pas dire que les formes du passé, y compris de l'homme de la tradition, sont dépourvues d'enseignements ou de valeurs

humaines essentielles à l'homme. Mais cela signifie qu'en un nouveau temps de l'histoire il faut savoir transposer dans l'analogie, inventer dans la fidélité, et non répéter ou maintenir coûte que coûte ce qui est d'un autre temps. Peut-être faudra-t-il disparaître sous une forme pour vivre sous une autre, ou simplement laisser la place à d'autres...

Il y a d'autres manières de paniquer en temps de crise : tomber dans le relativisme, l'amalgame facile, le syncrétisme, ou bien se

B - Evaluer notre histoire

Il est peut-être trop tôt pour procéder à une lecture critique de notre histoire et à une juste évaluation de notre effort missionnaire dans l'espace rural. On l'a dit, les mouvements d'Action Catholique, et nous avec eux, ont été de puissants leviers de la modernisation de l'espace rural et de son accès à la modernité alors même que l'homme de la tradition y pesait encore de tout son poids. Cela s'est fait parfois au détriment d'une vie spirituelle qui ne trouvait que la religion populaire pour s'exprimer... Mais cela s'est fait aussi dans une action historique de grande portée et l'on s'est plu souvent à noter combien de syndicalistes et d'hommes poli-

consacrer à des tâches de réorganisation ou, plus souvent, de réaménagement des structures... toutes choses qui nous sont données quotidiennement à voir ici ou là...

En réalité nous sommes convoqués à un travail spirituel, ce qui implique une ouverture d'existence à la nouveauté et à l'« autre », le courage intellectuel de l'analyse, la solidarité effective avec ceux qui pâtissent de la « crise », la confiance de la foi.

tiques sont passés au creuset de l'Action Catholique et aussi combien de gens de l'espace rural français ont été sensibilisés et sensibilisateurs à la dimension de la solidarité internationale.

Oui, nous avons épousé la modernité et nous avons inscrit la foi dans l'histoire. Non sans difficultés d'ailleurs... Mais il faut aussi se demander si, dans cet effort d'inscription historique de la foi, nous avons toujours été assez lucides sur les enjeux et critiques sur les dérives de la modernité. On a mentionné les interrogations de certains agriculteurs sur le productivisme ; on pourrait y ajouter les

pauvretés dues au surendettement entraîné par une modernisation qui court après son ombre ou bien les carences écologiques, la désertification des campagnes «non renta-

bles», mais aussi un regard trop complaisant à l'endroit des pays du «socialisme réel» etc, etc..

C - Une théologie critique

Sur un autre registre, celui de la théologie, on peut au moins poser deux questions :

- n'a-t-on pas trop naïvement lié l'histoire et le Royaume de Dieu dont il est l'horizon ? Vatican II nous a aidés à articuler l'Eglise et le Royaume, en faisant de la première le signe, le sacrement et la servante du second, au lieu de les confondre. Mais ce fut parfois au prix d'une autre confusion : celle de la marche de l'humanité en son histoire et de l'avènement du Royaume. Naïveté qui a pu entraîner de regrettables amalgames et qui a pu aussi désamorcer la foi chez certains chrétiens : le militant n'avait que faire d'un au-delà de l'action où il se réalisait tout entier et qui engendrait la nouvelle humanité. Il oubliait aussi le coût du progrès et se masquait la profondeur énigmatique du mal dans l'histoire de l'homme et du monde...

- une autre question doit, à mon sens, être posée à ce que j'appellerai les «théolo-

gies plastiques» ! J'entends par là le nécessaire effort des théologies en situation qui s'astreignent à coller aux mouvances de la réalité et du «monde» mais qui courent le risque d'y perdre leur vérité critique. De ce point de vue il y aurait beaucoup à dire, par exemple, sur les théologies qui, dans un contexte de sécularisation, ont pris acte de l'effacement de Dieu de l'horizon culturel et ont fait la théorie de sa mort, de son absence, de sa non-évidence, aujourd'hui : de sa non-nécessité. Il y a certainement beaucoup à retenir des théologies de la croix qui ont opposé au Dieu Tout Puissant de l'homme traditionnel, le Dieu compatissant et interlocuteur du sujet, le Dieu faible et souffrant qui se tient aux côtés de l'homme broyé dans l'histoire. Mais il faut aussi s'interroger sur cette «gratuité» de Dieu qui finit par confiner au superflu et par s'épuiser dans une relation de hasard. La question d'un sens, posée à la faveur d'une méditation sur l'histoire et les développements de la modernité, comme

celle des fondements de l'éthique, nous convient peut-être à plus de circonspection dans nos lectures, sans pour autant verser dans une exploitation facile des interrogations de l'homme et retomber dans le vieux travers qui consiste à «placer» Dieu dans les failles et les béances que l'humanité reconnaît ou non.

Et, puisque l'on a fait allusion aux problèmes de langage, je voudrais en dire quelques mots.

Il est certain qu'en partageant la vie des hommes de notre temps et de notre société sécularisée nous avons éprouvé l'inadéquation de notre langage chrétien pour dire nos raisons de vivre et témoigner de la foi. Cela tient pour une part à ce que le langage de la foi chrétienne est né dans l'univers de l'homme traditionnel et que nous vivons à un autre âge de l'humanité. Cela vient aussi du fait que ce langage religieux occupe le terrain et ne permet pas de sortir du type de relation qu'il induit, alors que nous entrons dans l'ère de la complexité avec ses notes spécifiques. Mais il faut se demander aussi si nous avons quelque chose à dire. Cela nous renvoie à la question précédente : celle de Dieu. Nous tiendrons par hypothèse que Dieu est bien au coeur de notre existence et que la foi est essentielle pour nous. S'en-

suit-il que tous soient convaincus que l'homme dans son existence personnelle et sociale soit marqué d'une ouverture à l'Absolu dont l'obturation ne soit pas sans conséquence pour son humanité ? La question du rapport de l'homme à un Principe Fondateur, inséparable de la nécessaire et constante critique de ce rapport me paraît être au coeur de l'interrogation contemporaine y compris dans les réponses qui lui sont données, parfois sous les formes les plus déroutantes : je pense au paradoxe de l'astrologie au temps de l'astrophysique !

Si ce n'est pas sur ce point que le témoignage des chrétiens peut porter – à la fois Dieu comme Principe fondateur et Jésus-Christ comme existence critique du rapport de l'homme à Dieu – je ne vois guère à quoi il peut s'ajuster. Et si l'on argue de la gratuité de Dieu, que l'on se souvienne que Dieu est Amour et que l'amour est plus nécessaire à l'homme que l'air qu'il respire... On peut le dire autrement en reprenant les mots de l'une des participants de cette rencontre : est-il vrai, finalement, que l'homme soit si heureux sans Dieu ? Ou bien encore : au bout de 450 ans de modernité dominés par le capitalisme et sa logique la vieille antinomie du Dieu biblique des pauvres et de l'Argent aurait-elle perdu sa valeur ?

IV - CONCLUSION

Plutôt que de proposer une conclusion à un chantier à peine ouvert, je souligne en finale quelques unes de ses lignes de force :

Nous sommes appelés à vivre la foi chrétienne dans ce monde de la complexité. Cela veut dire dans la pluralité. Le dialogue devient alors la forme évidente de la mission avec l'invitation conséquente à penser la «différence chrétienne» dans la relativité mais avec toute la rigueur d'une fidélité vivante à la Foi qui nous a été remise.

Cela veut dire dans un monde où l'incertitude et l'agnosticisme ouvert se nourrissent à la fois du regard étonné de la connaissance scientifique et de la méditation honnête de l'histoire. Invitation pour la foi à s'avancer, dépouillée d'arrogance, dans la nudité d'une confiance qui communie à cette incertitude et renonce aux certitudes dogmatiques.

Cela veut dire aussi un monde en

crise où le capitalisme se redéploie au prix des exclusions de toutes sortes dont nous sommes témoins ici mais qui frappent aussi des peuples entiers. Avec nos contemporains nous sommes sans doute revenus de la conviction optimiste qui faisait de l'histoire le vecteur du progrès assuré de l'humanité. Nous avons peut-être aussi perdu avec eux le support que cela représentait pour l'action dans l'histoire. Du moins, s'il faut renoncer aux axes et au Centre, nous sommes devant des possibles eux aussi indéterminés. Chacun est ainsi renvoyé à sa responsabilité. Encore faut-il accepter de «voir» le monde à partir du lieu où il risque de dévoiler ses ambiguïtés et son péché. Encore faut-il poursuivre la tâche prophétique de dénonciation de l'inhumain, au coude à coude avec tous les prophètes, de quelque bord ou tradition spirituelle qu'ils soient. Mais cela demande une rupture spirituelle déterminée et une ascèse constante pour briser avec les modèles instillés par le capitalisme productiviste ou consu-

mériste. (La croissance à tout prix, l'augmentation constante du pouvoir d'achat, l'acquisition automatique du modèle dernier cri, etc..)

Au terme – ou à l'origine – cela demande à la foi de restaurer l'horizon véritable de l'existence humaine au-delà de la mort et donc de relativiser ce qui est en deçà. Nous ne serons jamais que dans l'univers des «signes» de ce Royaume qui advient cependant dans la conversion de chaque homme aux appels de l'Esprit et qui prend forme dans la

Résurrection.

J'ajoute que nous sommes héritiers de théologies qui ont été surtout des christologies générées par la Réforme et la Contre-Réforme. J'ai la conviction que les quelques notes que je viens d'évoquer ne trouveront leur cohérence que dans des théologies de la création et de la révélation enracinées dans la vision Trinitaire de Dieu. C'est à l'intérieur de celles-ci qu'il faut situer les Mystères du Christ pour qu'ils parlent aux «hommes de la complexité».

NOTES

L.A.C. - n°168

UNE MAISON POUR AUJOURD'HUI

André BOUSQUIÉ

Prêtre de la Mission de France, André Bousquié a longtemps travaillé comme ouvrier dans les Bâtiments et Travaux Publics. Depuis sa retraite, il a entrepris une relecture philosophique et théologique de son itinéraire.

INTRODUCTION

Je suis né dans l'entre-deux guerres, dans une région rurale alors pays de chrétienté, placée, si je puis dire, sous le régime du «*souci de l'âme*». Le but de l'existence était de s'arracher aux illusions de ce monde d'ici-bas trompeur, pour parvenir au monde vrai, réel, le monde divin, Dieu.

• Ma première plongée dans ce que nous appelions le monde païen, se fit en milieu rural, mais un milieu travaillé par le rationalisme des Lumières, à travers le canal surtout de «la Libre

Pensée». Dieu n'était plus la raison ultime des choses ; il était remplacé par la Raison éclairant le monde. Si le fondement, ou la clef de voûte, n'était plus le même, le système lui-même restait intact. Il me revenait de montrer que Dieu – le Dieu de la Bible, le Père de Jésus – offrait d'autres perspectives, d'autres possibilités et ouvertures que la Raison, même divinisée. De cette période, j'aurai cependant appris à porter une plus grande attention aux réalités terrestres auparavant reléguées à

un plan secondaire du fait que le rapport à Dieu était le rapport premier, essentiel, à la limite suffisant.

• L'entrée dans les Bâtiments et les Travaux Publics produisit un choc d'une toute autre ampleur. J'avais, à l'époque, parlé d'Absence de Dieu. Pour expliquer un peu ce que je pouvais ressentir : c'est comme si j'étais passé de la cour

d'école où chacun parle de son père, se réfère à son père et vante ses mérites, à la cour de l'orphelinat où il n'y a plus de père, pour personne. Je me suis senti orphelin avec mes nouveaux camarades, avec des questions comme celles-ci : qui nous a abandonnés ? et pourquoi ? ou qui nous a arrachés aux bras du Père ?

I. - CHANGER DE REGARD

Posées ainsi, ces questions étaient sans réponse, ou plutôt ne pouvaient qu'ouvrir la voie à des polémiques aussi stériles qu'interminables. Il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre qu'il fallait changer de regard : passer d'un monde sous le soleil de Dieu, où les zones d'ombre ne sont dues qu'aux obstacles (ignorance, erreur ou malignité) qu'il suffit d'éliminer pour que le soleil éclaire toutes choses... à un monde qui surgit toujours du tohu-bohu primordial, qui se crée et s'ordonne sous le souffle de l'Esprit, mais dans la contradiction et les conflits... un monde dont la nuit est une composante essentielle... un monde où il faut accepter de rentrer dans la nuit pour arriver à la lumière : «*Ne saviez-vous pas qu'il fallait que le Fils de l'Homme souffre et meure pour entrer dans*

la gloire ?» (Lc 24, 26).

Ainsi tout l'ancien système était dynamité. Il fallait reconstruire une maison pour aujourd'hui, où l'homme que j'étais devenu soit à l'aise. Non pas à l'image du naufragé qui a tout oublié de son passé, mais à l'image plutôt de l'immigré qui s'intègre à sa nouvelle culture sans rien renier de ses origines et de ce qui a fait de lui un homme libre, capable de s'adapter à des conditions de vie nouvelles.

Un petit livre ardu m'a permis de remettre un peu d'ordre dans ma tête : «**Essais hérétiques sur la philosophie de l'histoire**», de Jan Patočka ⁽¹⁾.

(1) Comme je serai amené à le citer abondamment, tous les guillemets sans autre indication qu'un numéro de page sont des citations de cet ouvrage (éd. Verdier. 1981).

● Jan Patočka est un philosophe tchèque, «*de la taille de Merleau-Ponty*» dit Paul Ricoeur dans la préface (p. 12), un des fondateurs de la «Charte 77» et son premier porte-parole. Il mourra d'une hémorragie cérébrale dans sa prison, le 13 mars 1977, après une série d'interrogatoires sévères.

● Si j'ai bien compris son propos : conscient de la dérive in-humaine du monde en ce 20^{ème} siècle (et pas seulement dans les pays de l'Est même si c'est le lieu de son appréhension du monde), Jan Patočka fait une relecture de notre histoire occidentale pour en comprendre les faiblesses et les promesses, et ouvrir, si possible, des chemins qui ramènent à «l'humanité».

Jan Patočka a été un maître pour moi, en me faisant «re-visiter» tous les tiroirs de notre civilisation occidentale, avec ses richesses et ses points faibles, ses réussites remarquables et ses chances avortées. Son idée de retour aux sources m'a séduit, non pas pour rejeter tout l'immense acquis de ces vingt ou trente siècles d'histoire qui ont fait le monde tel qu'il est aujourd'hui mais, devant l'impuissance des systèmes anciens à

répondre aux défis inédits de notre monde moderne, pour retrouver un regard neuf, le regard étonné des premiers hommes libres devant le monde ; pour retrouver la liberté de «*laisser être ce qui est tel qu'il est et de la manière dont il est, mais toujours à nouveau et jusqu'à la plus extrême profondeur*» (p. 150).

Il s'agit donc de se défaire de tous les clichés divers et contradictoires sur la civilisation scientifique, de toutes les réponses données à l'avance pour l'interroger à nouveau et en comprendre les chances et les dérives. Ce n'est pas là un rêve de purisme ou d'innocence à retrouver – nous sommes marqués par notre histoire et par l'histoire – mais il s'agit d'un travail de dépouillement tenace et réaliste, sans cesse repris «*toujours à nouveau et jusqu'à la plus extrême profondeur*». Ce n'est pas non plus une simple recherche intellectuelle dont le but serait de bâtir un nouveau système plus adapté à l'esprit moderne. Il s'agit de trouver de nouveaux repères, de nouveaux modes de rapport qui permettent à l'homme de cette civilisation de retrouver sa juste place dans l'univers. C'est là une tâche vitale : il y va «*de notre vie et de la vie de l'humanité*».

II. - L'EXPÉRIENCE DE LA PERTE DU SENS

Changer de regard, redonner à l'homme sa place dans l'univers, trouver de nouveaux repères,

tout cela est en rapport direct avec la question du sens : une question à l'ordre du jour. Il suffit de

voir le nombre de rencontres, de colloques, de séminaires qui accordent une part plus ou moins importante à la réflexion sur ce sujet. C'est là une preuve, s'il en faut une, que le sens peut se perdre. Jan Patočka dit même que c'est là «une expérience qui se rencontre indéniablement dans notre vie» (p. 68) et qu'il faut la prendre au sérieux. Elle peut en effet conduire à l'angoisse. Or l'angoisse, selon Heidegger «ouvre la possibilité et aussi – ne serait-ce que pour un instant – la tenue effective en présence du **rien**... Instant de crise d'où il nous faut soit retourner dans le monde – et cela veut dire au

1. - Le vrai terrain

J'ai fait l'expérience que tout en gardant intactes non seulement la volonté de croire mais aussi cette inclination intérieure qui naît de l'attachement à une personne, on peut se retrouver «en présence du rien», aux prises avec une angoisse

2. - Des solutions illusoires

Confronté à l'angoisse, le premier mouvement est la fuite. Mais fuir où ? Dans l'état de fébrilité, voire de panique, dans lequel on se trouve, on est disposé à emprunter le premier chemin qui s'offre permettant d'échapper à la détresse présente. Hélas, tous les chemins ne mènent pas à la liberté, à la vérité, à la lumière.

a) L'une de ces pistes est le **retour au passé**, au temps d'avant, quand les choses étaient

sens et à la signifiante – , soit nous en aller dans la terrible immobilité de l'absolu ennui profond, du taedium vitae, dont il n'y a plus de retour» (p. 71).

Prendre au sérieux l'expérience de la perte du sens veut dire :

- d'abord la placer sur son vrai terrain,
- ensuite débusquer les solutions illusoires qui mènent au découragement et risquent d'entraîner dans la déchéance,
- enfin essayer de comprendre : quel sens est encore possible quand toutes les certitudes reçues sont ébranlées ?

profonde : quand les choses ne nous disent plus rien et que le monde paraît hostile, quand la présence de l'autre est insupportable, dans le même temps que son absence fait naître le vertige devant le vide.

claires, amicales. Mais pour cela, il faudrait pouvoir recréer les conditions d'existence du passé. Devant l'impossibilité manifeste d'une telle recreation, on va glisser dans un fondamentalisme plus ou moins agressif... mais nous sommes bien placés aujourd'hui pour mesurer les risques qu'il fait courir à l'humanité.

b) D'autres vont se jeter dans un **activisme forcené** ou dans le consumérisme à outrance : l'avantage de ces deux formes de fuite est d'occu-

per – du moins pour un temps – tout le champ de la conscience, tout en donnant l'impression d'être utile.

c) Et il y a enfin la fuite dans la dimension **orgiaque** – le sexe, la drogue, la violence... le sacré aussi.

Ces trois formes de fuite ont ceci de commun : qu'elles sont un refus d'affronter la réalité présente. On peut noter aussi qu'elles se présentent souvent conjuguées les unes avec les autres.

d) Il est encore un chemin pour échapper à l'angoisse – le plus pernicieux sans doute parce qu'il comporte des éléments positifs. Ce n'est pas vraiment une fuite, plutôt la réduction de nos ambitions et de nos espérances à la mesure de nos moyens. A défaut d'un sens absolu qui embrasse le tout du monde et de la vie, il s'agit d'organiser ce que l'on est en mesure d'appréhender pour se donner des raisons de vivre. Jan Patočka fait remarquer que c'est là précisément la position de Nietzsche : position «*qui consiste à faire l'aveu du nihilisme, à proclamer le monde dépourvu de sens, au nom de la vie qui est créatrice et, par conséquent, à même d'organiser une partie de*

l'étant de manière à ce qu'elle acquière un sens relatif» (p. 71).

Le spectacle de l'état du monde pourrait inciter à donner raison à Nietzsche lorsqu'il déclarait : «*Ce que je raconte est l'histoire des deux siècles prochains. Je décris ce qui vient, ce qui ne peut plus venir d'une autre manière : l'avènement du nihilisme*» (cité p. 106).

Mais ce même état du monde, avec les hécatombes – à dire vrai des myriatombes – qu'il génère, démontre de façon indubitable combien il est nécessaire et urgent de surmonter le nihilisme. Les destructions qu'il provoque sont l'illustration de ce fait que «*la vie humaine est impossible dans le non sens absolu*» (p. 86).

Il faut remarquer d'ailleurs que le nihilisme est dogmatique dans la mesure où il refuse de se remettre en question ; il «*apparaît alors comme le corrélat des thèses dogmatiques du sensé, de ces thèses donc que la métaphysique avait prises à son compte*» (p. 85).

Entre ces deux dogmatismes n'existe-t-il pas pour l'humanité une possibilité de réaliser une existence pleine de sens ? Répondre non équivaudrait à désespérer de l'homme et, par voie de conséquence, de l'Évangile.

3. - Quel sens, aujourd'hui ?

Jan Patočka, parce qu'il croit en l'homme et à sa capacité «*d'excellence*», affirme qu'un tel sens non dogmatique – non donné à l'avance, une fois pour toutes – et cependant absolu – embrassant le tout du monde et de la vie – est possible.

Pour y arriver, il introduit ici la notion de «**problématicité**».

L'histoire, la philosophie sont nées de l'ébranlement du sens donné pour ouvrir le chemin de la liberté. Le monde ancien avec son sens

limité, mais accessible et assuré, donné par le mythe – un monde régi par les dieux chargés de l'organiser et de le finaliser – est rejeté, pour laisser la place à un monde incertain mais infini, merveilleux et plein de promesses, mais aussi imprégné de mystère –, donc problématique.

A cette problématique des choses, du monde, répond un sens problématique. Dans le cas de la perte du sens, c'est en empruntant le chemin de la recherche de ce sens problématique que l'on peut espérer sauvegarder sa liberté en évitant de tomber sous la coupe des choses.

«Revenir au sens ne signifie pas revenir aux choses telles qu'elles étaient. Elles ne seront plus jamais ces choses non problématiques, non brisées, qu'elles paraissaient être auparavant... Cela veut dire que le sens auquel nous reviendrons

peut-être ne sera plus pour nous un simple fait immédiatement donné dans son intégrité, mais qu'il sera un sens réfléchi, à la recherche d'une preuve dont il devra répondre. Que, par conséquent, il ne sera jamais ni donné ni acquis définitivement» (p. 72).

J'entends bien l'objection que l'on ne manquera pas de faire : et la Révélation ? Ne donne-t-elle pas le sens de l'existence, du monde en général et de son devenir ? Je ne veux pas rentrer dans le problème complexe des rapports Révélation-Raison. Je ne peux que rappeler mon expérience (voir «le vrai terrain» p.5) qui montre, me semble-t-il, que pour que la foi soit agissante, en prise sur le monde et la vie, elle doit être vécue dans une culture bien assumée. N'est-ce pas là, sur le terrain de la culture, que se pose réellement la question de la sécularisation ?

III. - QUELQUES TRAITS DE LA CIVILISATION SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE

D'où vient cette perte de sens si largement répandue aujourd'hui ? Cette explosion du nihilisme ? Tout passage d'une culture à une autre a-t-il obligatoirement des effets aussi destructurants ? Ou est-ce là un phénomène propre à la civilisation scientifique et technique ? Celle-ci, il est vrai, tient une place singulière, dans l'histoire des civilisations en ce sens qu'elle tend à envahir, phagocyter et prendre la place de toutes les cultu-

res qui l'ont précédée et pas seulement de la culture européenne qui l'a engendrée.

Il n'est pas possible de faire ici une description des composantes infiniment complexes et controversées, de cette civilisation. Je me contenterai d'en évoquer quelques traits, positifs et négatifs, qui peuvent, je l'espère, aider à mieux comprendre la situation actuelle.

1. - La naissance : le souci de l'avoir

Jan Patocka situe la naissance de la civilisation technique au XVI^{ème} siècle, lorsque le savoir change de nature. « *Un autre thème s'opposant au thème du souci de l'âme, se porte au premier plan, s'empare d'un domaine après l'autre – de la politique, de l'économie, de la foi et du savoir – et y introduit un style nouveau. Le souci d'avoir, le souci du monde extérieur et de sa domination, l'emporte sur le souci de l'âme, le souci d'être* » (93).

Ce souci de l'avoir et de la domination du monde extérieur requiert de toute évidence d'importants moyens matériels et humains. Aussi l'auteur fait-il cette remarque : « *Le changement n'intervient qu'avec le refoulement de l'Islam à l'ouest, ouvrant la voie aux découvertes d'outre-mer et à la ruée effrénée vers les richesses du monde, surtout du Nouveau-Monde* » (93). Ces richesses vont permettre en effet le développe-

ment de ce nouveau savoir en Europe et assurer pour plusieurs siècles le leadership et la domination de celle-ci sur l'ensemble du monde.

A partir de cette remarque ne peut-on pas se poser la question suivante : les conditions qui ont présidé à sa naissance, ne constituent-elles pas pour cette civilisation comme une sorte de péché originel dont elle n'a jamais pu ou su se laver : qu'elle ne peut exister et prospérer que par l'exploitation et la domination. Ce qui projette une lumière crue sur l'attitude des pays riches – qui maîtrisent au mieux sciences et techniques – vis à vis des pays pauvres. La dernière révolution qui concerne tout ce qui a trait à l'information n'échappe pas à cette perspective : elle est destinée à rendre cette exploitation et cette domination, plus efficaces, plus immédiates et universelles (Monde diplomatique, mars 93).

2. - L'outil : la science mathématique

La science mathématique a permis un développement inouï des sciences de la nature, et de ce fait, a bouleversé les conditions d'existence des hommes. Si, en tant qu'outil, la science mathématique est neutre par rapport à la civilisation, il n'en va pas de même de l'usage qu'on en fait, d'autant qu'en raison de la puissance qu'il confère, l'outil a tendance à s'imposer comme le Maître, en tout cas à devenir la règle suprême.

Il faudrait pouvoir montrer comment et par quels degrés on est passé de la nature, site et lieu de vie de l'homme, confiée à sa sollicitude, à cet objet indifférent qu'on exploite sans aucun égard autre que les résultats obtenus ou promis. La conséquence en est une objectivation totale de la nature et de l'homme lui-même.

Cette manière de comprendre le monde – comme un immense geyser d'énergie – peut pa-

raître, à première vue, mythologique ; elle permet d'éclairer la position de l'homme à la fois maître et esclave. L'immense champ de forces ainsi créé, pour une part est commandé, activé par l'homme, pour une autre part échappe à sa maîtrise car «*la compréhension du monde comme force, fait des simples forces, quelque chose de plus que le corrélat du comportement humain*» (125). Les convulsions qui ont suivi l'effondrement du communisme à l'Est, en apportent la confirmation.

Ainsi se trouve remise en phase une sorte

3. - Les conséquences

J'en noterai trois qui me paraissent résumer les dérives de notre monde :

- le monde dévasté
- l'homme laminé
- l'errance des hommes

a) Le monde dévasté

Pas un jour ne passe sans que l'on nous informe de destructions, de désastre écologique, de bombardements sauvages, etc. On met en avant l'incurie, la rapacité, l'orgueil et la démesure. Mais tout cela ne rend pas compte de l'ampleur des dégâts.

Jan Patocka qualifie le XX^{ème} siècle de : «siècle de la guerre», en raison des multiples conflits qu'il a connus, et particulièrement des deux conflits planétaires qui l'ont bouleversé et meurtri. Si l'on considère encore, qu'une fois la paix signée, la même mobilisation qu'en temps de guerre se perpétue avec le même mépris de la vie,

de métaphysique fictive et inauthentique mais qui a tendance à s'imposer avec la même nécessité, si bien que la force apparaît comme «*le suprêmement étant qui crée et détruit tout, que tout et tous servent... Cette divinisation pratique fait de la force non seulement un concept mais une réalité, quelque chose qui, par l'intermédiaire de notre compréhension des choses, libère toute la capacité d'action potentiellement contenue dans les choses*» (125).

le même venin de méfiance, de calomnie et de démagogie – on reconnaît là les ingrédients de la guerre froide, ou de la guerre économique – le qualificatif de «siècle de la guerre» est bien justifié.

Or, la guerre n'est pas seulement, et même d'abord, une erreur, un faux pas ou une fatalité : elle est une volonté qui se cache derrière des objectifs de paix (pax teutonica, ou americana) de progrès, d'avancée sociale, qui semblent ne pouvoir être atteints que par la force.

• On peut voir la guerre comme une tentative – puisque le monde n'a pas de sens positif – de réaliser un tel sens par la force et la puissance. «*La primauté de l'avoir sur l'être exclut l'unité et l'universalité*» (94). Et si les tentatives pour y suppléer par le pouvoir sont demeurées vaines, elles expliquent tant et tant de conflits pour imposer un «nouvel ordre» du monde.

• Par ailleurs «*la guerre représente à la fois*

la plus grande entreprise de la civilisation industrielle, le produit et l'instrument de la mobilisation totale – et la libération de potentialités orgiaques qui nulle part ailleurs ne peuvent se permettre de porter la destruction jusqu'à cette extrême limite de l'ivresse» (122). On peut comprendre ainsi combien la guerre est étroitement liée à notre civilisation... indissociable ?...

• Enfin, il est clair que la plupart des désastres écologiques sont en rapport étroit avec cette volonté de guerre : les retombées des expériences nucléaires en sont l'exemple le plus patent, mais on peut en dire autant de la course au rendement maximum pour gagner la guerre économique.

b) L'homme laminé

Pris dans cet immense champ de forces, l'homme est analysé, quantifié, mesuré, étiqueté comme chacun des rouages et pris en considération dans la mesure du rôle qu'il joue ou peut jouer. Et quand la société n'a plus assez de rôles à distribuer, ceux qui se trouvent être en surnombre sont tout simplement mis au rebut. *«L'homme est ainsi détruit extérieurement et réduit à la misère intérieure, privé de son unicité, de son moi irremplaçable, identifié au rôle qu'il joue»* (126).

Aussi plutôt que d'absence de Dieu, je pense aujourd'hui qu'il serait plus juste de parler de la perte de ce qui permet la relation à Dieu : ce «moi irremplaçable» qui assure la transcendance de l'homme sur la nature, et ouvre à la transcendance de Dieu. Certes nous sommes témoins de tant de gens qui savent garder leur identité en même temps que leur dignité, qui ne se laissent pas emporter par la course à l'argent ou

au paraître... mais on ne peut nier les ravages causés par cette force qui nous jette dans une compétition sauvage et veut nous persuader que seuls les meilleurs, les plus performants, ont droit de cité.

c) L'errance des hommes

L'errance des hommes est en dépendance étroite de cette dévastation du monde et de la perte d'identité pour l'homme : *«ce déplacement immense, volontaire ou forcé, des peuples dont presque tous les continents sont frappés»* (124). Le «presque» est sans doute de trop aujourd'hui : quel pays au monde échappe à cette transhumance qui illustre le dépaysement de l'homme par rapport à la nature, par rapport à lui-même et à sa destinée ?

La question capitale est donc de remettre l'homme à sa place – dans sa tête et dans l'univers – *«de trouver une solution à son errance hors de lui-même et de la place qui lui appartient»* (124). A ce sujet Jan Patočka fait une remarque qui pouvait paraître prophétique en 1977 (année de sa mort) mais que les événements de ces dernières années ont amplement confirmé. *«La solution n'est pas dans un choix entre le libéralisme et le socialisme, entre la démocratie et le totalitarisme qui, malgré leurs nombreuses différences profondes, se rejoignent dans une indifférence commune à l'égard de tout ce qui n'est pas objectif, de tout ce qui n'est pas un rôle»* (123). L'auteur ne compare pas les mérites des divers régimes ; il invite à remonter au-delà de leurs oppositions pour prendre en compte la philosophie utilitariste qui les anime.

4. - Une nécessaire conversion

Le réquisitoire est sévère. Dira-t-on qu'il est injustifié ? Il faut néanmoins le contrebalancer par d'autres considérations.

a) Il faut prendre en compte «l'immense **efficience**» de la **science mathématique** de la nature qui est devenue «*une composante indispensable de la réalité de l'humanité actuelle, un fait sans lequel nous ne saurions plus vivre*» (82). On ne peut donc récuser ce qui est inéluctable ; ce qu'il faut c'est l'assumer pleinement pour l'humaniser. Le chantier est vaste mais nous y rencontrons tous ceux qui ont le souci de l'homme quelle que soit leur tradition originelle.

b) En deuxième lieu, au sujet des «phénomènes de déclin» qu'on peut relever dans la civilisation scientifique et technique, ceux-ci «*ne sont pas son oeuvre seulement mais l'héritage des époques précédentes dont les problèmes ont fourni la matière de sa thématization spirituelle. C'est ce qui ressort de l'esquisse de la naissance des temps modernes et de leur caractère métaphysique fondamental*» (127).

c) Enfin, «*il est également vrai que cette civilisation rend possible quelque chose qu'aucune constellation humaine antérieure n'a pu réaliser : la vie sans violence et dans une très grande égalité des chances... La possibilité qui émerge avec notre civilisation c'est, pour la première fois dans*

l'histoire, la possibilité de transformer le règne du fortuit en règne de ceux qui comprennent ce dont il y va dans l'histoire» (126).

En se replaçant dans la perspective de l'histoire, ce que la cité grecque avait découvert comme idéal de la liberté mais n'avait pu réaliser faute de moyens, est devenu possible grâce aux moyens immenses que cette civilisation met à notre disposition. Ces moyens conditionnent en effet la lutte contre la misère extérieure. Mais ils sont loin d'être suffisants car «*la lutte contre la misère extérieure est aussi une lutte intérieure*» (126).

Lutte intérieure qui requiert «une conversion, un métanoëin». Cette conversion concerne :

-le rapport à la nature qui n'est pas un objet quelconque que l'on peut jeter après usage, mais un lieu de vie auquel nous sommes liés par toutes les fibres de notre être;

-le rapport de l'homme à lui-même dont l'accomplissement se situe au-delà de tout rôle, si grand soit-il, qu'il peut remplir ;

-le savoir qui ne peut être réduit à l'utilitaire, mais est d'abord interrogation du mystère, essai de répondre à l'étonnement sans cesse renouvelé devant l'univers, devant ce fait prodigieux que l'univers soit.

V. - LE JOUR ET LA NUIT

Nous voici ramenés à la proposition de Jan Patočka de remonter à la source de la philosophie et en particulier à la vision héraclitéenne avec sa dualité «jour et nuit» qui semble plus accordée au fonctionnement du système scientifique avec des oppositions comme : conscient / inconscient, ma-

1. - S'affranchir de la guerre ?

La guerre qui caractérise ce siècle, est toujours faite en vue d'atteindre des objectifs : de paix, de vie plus sûre, plus large, de progrès, etc. Elle est donc faite dans l'optique du jour, placée sous son règne. Dans cette optique *«la mort est comprise comme une passation de fonctions ; la guerre – mort en masse organisée – est un hiatus désagréable mais nécessaire qu'on est obligé d'assumer dans l'intérêt de certains objectifs de la continuité vitale»*

2. - L'épreuve de la nuit

Or, la guerre, si on la regarde pour ce qu'elle est vraiment et non plus seulement comme un moyen pour arriver à d'autres fins, révèle bien des choses qui n'apparaissent pas dès l'abord, mais qu'il faut faire «venir au jour».

tière / anti-matière, etc.

Dans une méditation tragique qui occupe tout le dernier chapitre de son livre, Jan Patočka fait une lecture du XX^{ème} siècle à la lumière de cette dialectique. Et cela vaut la peine de s'y arrêter quelques instants.

(130). Ces objectifs peuvent être aussi divers que l'espace vital, la conquête de nouveaux marchés ou la maîtrise de sources d'approvisionnement, la purification ethnique, le nouvel ordre du monde... *«Il est clair que celui qui ne s'affranchit pas de cette forme du règne de la paix, du jour et de la vie, qui tient la mort pour une quantité négligeable, qui ferme les yeux là-dessus, ne pourra s'affranchir de la guerre»* (139).

a) En premier lieu *«il semble qu'on pourrait montrer que le Front n'est pas seulement la ligne de feu, la surface de corrosion des peuples qui s'attaquent, mais aussi le «front de la vague» qui porte le monde humain vers ses destinées nouvel-*

les... à l'extrême limite de ce qui s'est réalisé et de ce qui tend à se faire...» (135) Ces lignes de Teilhard de Chardin citées par l'auteur ne rejoignent-elles pas l'idée d'Héraclite «*de la guerre comme loi divine dont s'alimentent toutes choses humaines*» (142).

b) Surtout la guerre, et particulièrement dans l'expérience du front et sa ligne de feu, «*évoque la nuit comme une présence impérieuse qu'on ne peut négliger*» (139). Le front est en effet l'absurdité par excellence. On arrache des hommes à leur famille, leur profession, leurs talents, leurs possibilités, leurs espoirs de carrière et d'avenir pour les jeter dans cette géhenne et exiger d'eux qu'ils soient capables de sacrifier tout cela et leur vie pour assurer le triomphe des objectifs que le jour a choisis.

Or, «*ici, comme le montre Teilhard, les participants se voient surpris tout à coup par la liberté absolue... le sacrifice perd sa signification relative, il cesse d'être un chemin vers des programmes de construction, de progrès... il n'a de sens qu'en soi... Cette liberté survient au moment où l'on comprend qu'ici on a atteint quelque chose*

qui n'est pas un moyen... quelque chose au-delà et au dessus de quoi il ne peut plus rien y avoir» (139). Ce sommet se situe justement dans l'abandon de soi auquel l'homme a été appelé. «*Un sommet face auquel toutes les idées de progrès, tous les projets de la vie et du jour, pâlisent, paraissent étriés, bornés, peu concrets*» (140). Aussi peut-on dire que la nuit se dresse comme un obstacle sur le chemin du jour, une contestation radicale de ses constructions et projets. En cela «*elle nous semble être une possibilité insurpassable*» (140).

Comment ne pas faire le rapprochement avec l'expérience du camp de concentration que Jacques Sommet nous relate dans son livre «*L'honneur de la liberté*». Dépouillé de tout, promis à la mort avec tous ses compagnons d'infortune, il dit ceci : «*Cette expérience me suggère, je le dis humblement, le nada de Saint Jean de la Croix*». Expérience mystique assurément, «*insurpassable*» que celle qui découvre l'accomplissement dans l'abandon de soi, le dépouillement total. «*Seul, celui qui a compris cela, celui qui est capable de ce revirement (métanoïa), est un homme spirituel*» (144), ajoute Jan Patocka.

3. - La solidarité des ébranlés

Il reste une question troublante qu'on ne peut esquiver, et qui est peut être le lieu précis où l'on abandonne le terrain de la raison raisonnable pour passer sur le terrain de la foi : en Dieu, en l'homme, en l'histoire...

«*Pourquoi, cette grande expérience, la nuit, la*

seule qui soit capable de faire sortir l'humanité de l'état de guerre et d'inaugurer une paix réelle, n'a-t-elle pas influé de façon décisive sur l'histoire du XX^{ème} siècle, bien que les hommes y aient été exposés à deux reprises durant quatre années, bien qu'ils en aient été affectés et transformés ? Pourquoi

n'a-t-elle pas développé son potentiel de salut ?» (141). Jan Patocka reconnaît que «la réponse à cette question n'est pas facile.»

a) D'une part cette expérience telle qu'elle est décrite avec force par Teilhard (et aussi par un auteur allemand tout différent : Jünger) est essentiellement individuelle. «*Chaque individu est projeté individuellement vers son sommet duquel il ne lui reste qu'à redescendre vers sa quotidienneté où il sera repris inmanquablement par les affaires du jour, «re-mobilisé» par la force pour d'autres objectifs tout aussi pressants»* (144).

D'autre part «*celui qui persiste à vouloir, qui maintient sa volonté intacte, qui ne se laisse pas miner... Celui-là se trouve marginalisé, privé d'expression : on lui refuse aussi bien la vérité que le domaine public»* (143).

b) Le moyen de pallier à cet émiettement et de résister à la marginalisation, c'est ce que l'auteur appelle «**la solidarité des ébranlés**», la solidarité de «*ceux qui ont subi le choc, ceux qui sont à même de comprendre ce dont il y va dans la vie et dans la mort, et par conséquent dans l'histoire»* (144). «*Cette solidarité des ébranlés peut se permettre de dire non aux mesures de mobilisation qui éternisent l'état de guerre»* (145).

Ce qu'il faut bien comprendre c'est que la «solidarité des ébranlés» n'a rien à voir avec une association d'hommes de bonne volonté qui se mettent ensemble pour atteindre un but, réaliser un projet. «*La solidarité des ébranlés s'édifie dans la persécution et l'incertitude : c'est là son front silencieux, sans réclame et sans éclat même là où la force régnante cherche à s'en rendre maître par ces moyens»* (145).

VI. - BILAN PROVISOIRE

1. - Une maison pour aujourd'hui

Sur quoi débouche cette recherche qui semble bien éloignée des problèmes concrets des hommes d'aujourd'hui : recherche d'un emploi, d'un logement, d'une reconnaissance sociale ou tout simplement et en même temps du nécessaire pour assurer une existence précaire !

Tout d'abord il me faut rappeler que ma première motivation – et la seule à vrai dire, au point de départ – était de reconstruire une «maison» mise à mal par le changement de culture ; une «maison» pour aujourd'hui où je puisse vivre en intelligence avec ce monde. A mesure que j'avancçais, j'ai mieux

compris que cette maison se situait dans un paysage, faisait partie d'une cité et qu'il fallait chercher l'harmonie avec cet environnement et non bâtir une citadelle. J'avais deux impératifs à satisfaire :

- sauvegarder la tradition comme fondement, comme piliers profondément ancrés, seuls capables de résister aux tempêtes actuelles ;

- mais pour supporter une «maison d'aujourd'hui», ouverte à la vie et à ses imprévus comme à ses drames, accueillante dans un monde

2. - Trois axes de recherche

Il n'est pas question d'apporter ici des réponses, mais d'ouvrir des chantiers sur quelques problèmes fondamentaux d'aujourd'hui et de comprendre l'aide – les outils, les moyens – que peut nous fournir cette tradition occidentale qui a produit ce monde. Je propose donc trois axes de recherche.

a) Les mots et l'histoire

Les mots sont l'expression de cette unité, ce tout, que nous nommons la personne. Ils sont prononcés «pour montrer» à d'autres ce qui nous «apparaît» de la réalité, et notre rapport à cette réalité. Leur poids, leur résonance est en dépendance directe du poids de la personne qui les prononce, c'est-à-dire de son unité interne et de son «ouverture» sur le monde. Prononcés par l'un ou par l'autre, les mêmes mots n'ont pas la même portée : c'est une expérience commune. Il ne s'agit donc pas de repeindre les mots à la couleur du jour, mais de reconstruire une unité interne qui intègre tout ce que notre monde nous apporte, sans laisser

bouleversé.

Y suis-je parvenu ? Que l'on me pardonne cette présomption, je réponds oui pour l'essentiel. Non pas que j'aurais bâti une maison bien figolée dont je pourrais tirer quelque fierté, mais en ce sens que je comprends un peu mieux comment cette maison peut reposer sur la tradition reçue ; je pense même que seule cette tradition peut lui donner la forme et l'âme indispensable pour qu'elle soit une construction d'avenir.

se dissoudre ou se perdre tout ce que la tradition nous a légué comme énergies spirituelles qui permettent à l'homme de tenir debout.

Il faut dire quelques mots de l'histoire qui est porteuse de cette tradition.

- Si l'on recherche dans l'histoire des solutions toutes faites et éprouvées, on tombe dans le fondamentalisme dont on connaît la nocivité. On ne peut pas davantage demander à l'histoire de nous livrer le sens de la situation actuelle : faisant cela «*s'appuyer sur l'histoire revient à s'accrocher aux vagues en faisant naufrage*» (80).

- Par contre l'histoire peut nous éclairer sur les forces spirituelles à mettre en oeuvre. Notre civilisation occidentale a connu bien des tourmentes depuis l'effondrement de l'empire romain jusqu'à la grande peur de l'an mille ; depuis les guerres de religion – où le fondement même de la société se trouvait divisé – jusqu'à la secousse révolutionnaire - où les piliers de la société : l'Eglise, la royauté furent ébranlés. Quelles énergies, puisées à quelles sources, ont permis d'évi-

ter le désastre fondamental ?

- Mais sans doute, un des problèmes de notre temps est l'oubli de l'histoire : tout à sa frénésie de découvertes, tourné vers un futur qui doit apporter la réponse à tous les problèmes, l'homme moderne semble n'avoir aucun intérêt autre que de tourisme, de curiosité, pour un passé qu'il juge barbare et obscurantiste : «*la question serait de savoir si l'homme historique veut encore avouer l'histoire*» (127).

Les incertitudes de cette fin de siècle, le naufrage des idéologies positives et eschatologiques inciteront-ils les hommes à prendre ce recul qu'apporte l'histoire ?... Un proverbe dit justement : «*Quand on ne sait pas où on va, il est d'autant plus important de savoir d'où on vient*».

b) La «Nuit»

La nuit qu'il faut comprendre : non comme manque de clarté, affaiblissement du jour, mais comme ce fond obscur d'où surgissent toutes les réalités à mesure que l'esprit de l'homme les «met au jour», et dans lequel elles peuvent retomber.

- Il est difficile de ne pas prendre en compte ce thème de la Nuit, en ce XX^{ème} siècle qui a vu resurgir des monstres qu'on croyait définitivement enterrés, et sombrer des «*sociétés entières et des mondes spirituels édifiés au cours de nombreuses générations*» (84). Le drame bosniaque en est la dernière illustration tragique. Aujourd'hui le Rwanda nous a révélé un degré supplémentaire d'obscurité.

- Or, ce thème de la nuit est au coeur du mystère chrétien : le «chaos» initial d'où a surgi

l'univers, le combat de Jacob dans la nuit d'où est né Israël, la Mer Rouge et le désert où s'enfante le peuple élu... et surtout la nuit de Pâques «*Nuit bienheureuse, nuit plus brillante que le jour*»..., de la nuit du tombeau se lève la lumière et la vie. Ajoutons encore les mystiques qui nous parlent de l'éblouissante clarté de «*la nuit obscure*». La conception métaphysique dans «*sa prétention à donner l'explication ultime de toutes choses*» ne rendait pas justice à ce point pourtant central du mystère chrétien ; (par contre elle ouvrait la porte au dogmatisme que rejette notre monde aujourd'hui).

Reconnaître que nous n'avons pas, que nous n'aurons sans doute jamais l'explication ultime des choses, n'est pas renoncer à la connaissance ; c'est d'une part reconnaître notre finitude, d'autre part nous remettre en face du mystère de l'Être qui n'est rien d'étant mais qui pourtant maintient tout étant dans l'existence. L'effort de l'humanité, et sa mission depuis les origines, c'est de «mettre au jour» les richesses et les potentialités de l'univers ; et la remise en cause perpétuelle des acquis de la connaissance est le moyen de donner sens à l'histoire et à notre vie car «*l'ébranlement continu de l'intuition naïve du sensé est une nouvelle modalité du sens, la découverte de sa connexion avec l'origine de l'être et de l'étant dans sa totalité*» (72).

C'est enfin nous mettre à l'écoute des autres traditions et particulièrement sur la manière dont elles abordent la civilisation technique à laquelle toutes sont affrontées aujourd'hui.

c) Le conflit

Ce dernier point nous introduit directement au troisième thème : celui du conflit, de la confrontation, de «Polemos».

«*Polemos est la loi divine dont s'alimentent toutes choses*» disait Héraclite. Nous dirions aujourd'hui : il est le moteur de l'histoire, qui sans cesse déstabilise, remet en cause les situations acquises et empêche de se perdre dans un quiétisme mortel.

Je ne suis pas en mesure de traiter ce thème de façon exhaustive. Je voudrais seulement apporter quelques réflexions en utilisant une seule porte d'entrée : le mystère chrétien.

- La tradition juive, telle du moins qu'on la découvre chez les prophètes, a bien mis en relief la malignité de cette tentation d'appropriation. Leurs anathèmes contre les riches qui prennent le bien des pauvres, contre la classe dirigeante qui confisque à son profit la terre, le Temple, la nation, la Loi et Dieu Lui-même sont autant de dénonciations de cette dérive que la leçon extrêmement dure de l'exil ne saura totalement enrayer.

- Jésus va s'inscrire dans cette veine prophétique : «*Ne vous préoccupez donc pas tant de ce que vous boirez et mangerez... Cherchez le Royaume et sa justice...*» (Luc 12, 22-55) et ses diatribes contre les riches et les pharisiens. Mais Jésus apporte une nouveauté tout à fait unique : sa foi inébranlable et communicative dans la possibilité pour l'homme d'opérer cette conversion, de vivre ce suprême détachement qui

donne accès à tout sans rien posséder, et qui, en évitant à l'homme de tomber sous la coupe des choses, lui permet d'accéder à la lumière véritable. En cela Jésus est vraiment universel, salut pour tout homme. Ce détachement, Jésus l'a vécu jusqu'au bout, dans l'incertitude – sa déception quand il pleure sur Jérusalem, sur les villes de Galilée (Mt 11, 20-50 + 23, 27-23), la fuite des disciples (Mt 26, 56) – et la persécution. C'est ainsi qu'il a atteint l'excellence suprême : on l'a reconnu Fils de Dieu.

Parti d'un horizon totalement différent, je me reconnais parfaitement dans l'expression de Serge Baqué : «*Le Christ nous sauve en nous donnant la possibilité effective, là où se joue notre existence, de nous inscrire au lieu qui fut le sien*» (Lac n° 164). Un lieu de liberté qui est Vie et Lumière.

- L'Eglise a toujours été, est toujours porteuse de cette foi : les témoins en sont légion, de Pierre et Paul à Marcel Callo ou Romero... ou cette multitude d'anonymes qui renoncent à la richesse, à la promotion, à la gloire pour le service de leurs frères, pour la solidarité, la «communion» avec les pauvres, les malmenés, les oubliés.

Mais elle n'est pas à l'abri non plus de cette tentation fondamentale d'appropriation : du pouvoir, de ses oeuvres, de ses fidèles, de la loi, de Dieu, et l'appel à la conversion doit retentir d'abord et sans cesse en son sein. Peut-être la sécularisation moderne aura aussi un effet bénéfique : celui de hâter cette conversion en privant l'Eglise de sa richesse et de son pouvoir. Je cite encore Serge : «*Après la disparition de la*

chrétienté, peut-être que ce chemin (auparavant réservé à quelques mystiques) s'imposera comme

le seul chemin possible pour un grand nombre de croyants» (op. cité).

CONCLUSION

En guise de conclusion, je voudrais encore souligner une convergence, qui me paraît porteuse d'espérance parce qu'elle nous ouvre de vastes horizons, entre ce que nous désignons par la « communion des saints » – tous ceux qui s'efforcent de vivre cette conversion – et ce que Jan Patocka appelle la « *solidarité des ébranlés* ». Les « *ébranlés* » sont « *ceux qui ont reçu le choc* » : ceux qui ont compris, par suite des événements qui les ont frappés que le « *mauvais jour* » de la lutte pour la vie avec ses privatisations, ses conquêtes de marché, ses purifications ethniques... mène droit à l'abîme. Pour que l'homme se retrouve lui-même, pour qu'il retrouve son authenticité, il faut qu'il explore d'autres voies : de désintéressement, d'ouverture, de liberté. A ce stade la raison ne suffit pas, il y faut évidemment une foi.

Mais n'est-ce pas justement ce trésor que nous portons dans des « vases d'argile » – « dans l'incertitude et la persécution » –. A cause de cette foi, à condition bien évidemment de renoncer à toute récupération, à toute appropriation, ne devrions-nous pas être ce ferment qui redonne espoir à tous ces « ébranlés » de la société moderne qui « errent

comme des brebis sans berger » ? (Mtt 9, 35-55). N'est-ce pas là le secret des premières communautés chrétiennes ? D'ailleurs si la foi en la résurrection a un sens c'est bien celui-ci : que la protestation contre ce monde malade ne débouchera jamais sur un triomphe délimitable, étiquetable, comptable – que nous ne manquerions pas de nous attribuer – mais qu'elle fait « passer » ce monde à la lumière véritable.

Un mot encore : je me suis efforcé de rester à ma place d'homme « pour espérer m'inscrire au lieu qui fut celui de Jésus ». De ce lieu, ce que je pense savoir de l'homme c'est qu'il est appelé à l'excellence suprême : que nous désignons par ces termes « Fils de Dieu ». Une excellence qui n'a rien à voir avec la richesse ou la gloire, mais avec la liberté et la vérité de l'être humain authentique. Celui qui découvre cette excellence, découvre Dieu. Pour illustrer cette affirmation reportons nous à ce dernier épisode de la vie de Jésus : le bandit crucifié avec Jésus, qui découvre cette excellence « lui n'a rien fait de mal », ose demander « souviens-toi de moi » et reçoit cette réponse « aujourd'hui même... » (Lc 23).

NOTES

L.A.C. - n°168

La dernière traversée

France CASTELNOVO

France Castelnovo est aide-soignante au CHRU de Grenoble, dans le cadre de l'hospitalisation à domicile. Elle fait partie d'une équipe en lien avec la Mission de France.

J'ai la délicate mission de vous dire ce que je vois surgir de neuf, de l'ordre de la VIE, autour du MOURIR, à travers le courant actuel d'accompagnement de la fin de la vie. Réflexion que j'ai mûrie du creux de mon vécu d'expérience d'aide-soignante (actuellement en Hospitalisation à Domicile) et de mon engagement dans les associations pour le développements des soins palliatifs.

Il s'agit donc pour moi de vous faire partager ces BALISES ... balises de SENS ..., que je vois peu à peu se mettre en

place à travers ce métier d'aide-soignante, dans le compagnonnage avec ceux qui m'apprennent un «art de vivre» au creux de leur dernière traversée, celle qui les conduit à quitter le rivage connu de leur terre pour «passer» sur l'autre rive ... Je parle des mourants, vous l'avez compris !

Du coeur de ce métier d'aide-soignante qui nous confronte si souvent à la mort, nous apprenons ainsi le métier de «Passeur», métier dans lequel, loin d'épuiser mon souffle, je trouve souvent celui d'une respiration profonde.

De quelles balises s'agit-il ? Je pense à ce qui émerge de neuf du grand courant actuel des soins palliatifs, autour de cette question de la mort.

Nous allons repérer quelques-uns de ces déplacements qui font sens et qui viennent nourrir notre Espérance aujourd'hui !

Mais d'abord, rapidement, que dit-on quand on parle de soins palliatifs ?

Il s'agit de tout ce courant actuel d'action, de recherche autour de l'accompagnement des personnes en fin de vie, courant qui fit son apparition en France il y a une dizaine d'années environ. Venu d'Angleterre, il vit le jour à Londres dans les années 1955, à l'initiative d'une femme, Cisley Saunders, fondatrice des soins palliatifs, infirmière devenue médecin pour mettre sa compétence au service des malades cancéreux mourants. Son désir était de sortir de l'isolement ces mourants si souvent abandonnés à l'hôpital, et de leur apporter des soins adaptés qui prennent en compte leur douleur physique, leur souffrance morale, psychologique et spirituelle.

Donc deux points essentiels dans les soins palliatifs :

- le soulagement de la douleur par des traitements adaptés,

- l'accompagnement de la personne en souffrance à travers l'ÉCOUTE, écoute qui est l'affaire de tous ... soignants ... famille ... proches ... écoute qui permet à celui qui est en souffrance de sortir de son isolement ... de se reconnaître dans un moment où tous ses repères basculent, et de pouvoir faire ce qu'il a à faire dans cette dernière étape de sa vie.

Bien souvent, nous sommes témoins, dans ce temps de préparation au départ, de toute une maturation intérieure qui fait de cette dernière étape, une étape de croissance ... comme le dit E. Kluber-Ross («La Mort, dernière étape de la croissance») ou bien comme nous le dit ce patient proche de sa mort : *«Toute ma vie j'ai été un ver de terre, maintenant je me sens chrysalide, peut-être en sortira-t-il un papillon ?»*

Ainsi donc, les soins palliatifs, partis d'une initiative privée, sont devenus en 30 ans un véritable courant qui draine, de manière plus ou moins souterraine, notre terre d'humanité ... le fécondant de nouveaux germes de vie.

Il s'agit pour nous maintenant, de repérer ce **ré-ensemencement d'humains**

nité dans ce contexte de société où tout était fait pour refouler et évacuer la mort !

Qu'est-ce qui est en train de naître ou de renaître ?

Quels sont ces changements, lumière sur nos chemins ?

Je m'arrêterai à trois seulement, qui touchent à notre «**savoir-être**» :

1.- Un changement dans le rapport de l'homme à la mort.

2.- Un assainissement dans le rapport de l'homme à la douleur.

3.- L'ouverture à une croissance, à travers le partage possible de cette dernière étape de la vie.

1 . - LE CHANGEMENT DANS LE RAPPORT DE L'HOMME À LA MORT

Le courant des soins palliatifs contribue à rétablir un rapport plus sain avec la mort ...

Cette mort qu'on voulait oublier ... fuir ... occulter, qui a conduit notre société à exclure ceux qui en sont proches : les mourants, ceux qui nous la rappellent : les personnes âgées, ceux qui peuvent nous la donner : les malades du sida.

Quelle est donc cette illusion de vouloir séparer la mort de la vie ?... au point de faire du mourir un acte anormal ... parfois honteux ... toujours tabou ; au point de taire cette mort ... de la cacher ... de la banaliser :

plus de deuil, presque plus de rites funéraires.

Se couper ainsi de la mort, pour une société, cela a quelque chose de malsain !

La prise en compte de la mort n'a-t-elle pas été, précisément, le premier signe de l'homme en son humanité ? Comme nous le disent les paléontologues : «*On a reconnu l'Homme au fait qu'il prenait soin de ses morts*».

Je crois que le soin palliatif en tant que courant est en train de changer quelque chose dans notre rapport à la mort :

- **il ramène la mort dans la vie, la**

mort comme étant un acte de la vie,
• **il restaure un courant** où il redevient normal de vivre avec la mort.
Peut-être sommes-nous en train de

Alors, comment cela se fait-il ?

Le premier mérite des soins palliatifs, en institutionnalisant l'accompagnement du mourant, c'est de le sortir de l'exclusion, de lui redonner sa place de VIVANT, jusqu'au bout.

Et, n'est-ce pas là une manière de ramener la mort dans le champ de la vie ? Car accepter d'accompagner ... de rester proche de celui qui va mourir, c'est accepter de faire face à la mort et non de lui tourner le dos.

Nous acceptons qu'elle rentre dans notre paysage par le biais de celui qui va mourir ... Un changement d'attitude, certes !...

Pour nous, les soignants, la mort n'a plus le même visage aujourd'hui qu'hier... La mort n'a plus cet aspect traumatisant que nous lui connaissions hier lorsque nous la rencontrions à l'hôpital ... en devant faire face, seuls et démunis, à celui qui mourait.

Aujourd'hui, l'**accompagnement**, qui n'enlève pas la souffrance de la séparation,

nous réapproprier cette voie de sagesse où :
«*La vie et la mort sont UN de même que le fleuve et l'océan sont UN*», (Khalil Gibran).

ni la tristesse et la peur que génère toute mort, met en place un «**espace de parole**». Espace qui régénère quelque chose de l'ordre d'un «rite de passage». Ce rite dit la séparation et la perte, il fonde et préserve l'identité de celui qui passe et du passeur.

Dans ces conditions, mourir devient moins dramatique pour celui qui part ... et pour celui qui reste. Cela devient possible d'accompagner son proche, à l'hôpital ou à domicile ...

Et du creux de ces accompagnements, on voit se retisser tout un tissu de solidarité humaine, on voit ressurgir des gestes et des paroles. Les gestes simples de la vie, gestes qui disent la tendresse, gestes qui laissent ouvert le champ de la parole autour du mourir. Paroles qui peuvent dire la colère, la tristesse tout autant que la réconciliation, l'au-revoir, la paix ...

Autant d'expériences qui nous disent que c'est possible de ne plus se couper de celui qui va mourir. On fait le chemin en-

semble ... ce chemin difficile, certes, qui réintroduit la mort dans nos vies ...

Et c'est toute cette quotidienneté qui contribue à rétablir un rapport plus sain à la mort. La mort, on peut la vivre à la maison, dans le quotidien, on peut en parler, on peut la voir.

Et quand je dis «ré-ensemencement d'humanité», c'est bien de ceci dont il s'agit, c'est bien là que cela se joue, au niveau du terrain. Le terrain de nos maisons, de nos quartiers, de notre village. C'est bien là qu'il se passe des choses nouvelles, de l'ordre de la santé pour l'homme.

Oui, l'accompagnement permet de restaurer ces gestes normaux de la vie. Il permet de côtoyer, de faire face, de traverser, et non plus de se détourner de cet «inévitable» de l'existence qu'est «la mort». C'est en cela qu'il restaure quelque chose de la santé de l'homme. Il ne s'agit pas là

d'une simple transformation passagère qui serait liée à une «mode», la mode des soins palliatifs.

Il est bien question d'une mutation durable qui touche aux profondeurs de l'humain ... une **mutation culturelle** qui redonne à l'homme quelque chose de l'ordre du **SENS**.

Même si c'est encore bien peu perceptible – car il s'agit d'un courant qui va à contre-courant –, il s'agit d'un changement de mentalité, et c'est long.

Oui, même si nous en sommes après trente ans au temps de la naissance, n'est-ce pas une naissance porteuse d'Espérance dans notre monde d'aujourd'hui ? Espérance portée par ce changement autour du mourir, qui est appelé à se développer ... Nombreuses actuellement sont les initiatives pour développer le «mourir accompagné», que ce soit à l'hôpital ou à domicile !

II . - UN RAPPORT PLUS SAIN À LA DOULEUR

Un des grands mérites des soins palliatifs a été de s'occuper du problème de la douleur des patients en phase terminale du

cancer. Or, soulager un patient de sa douleur, c'est **le rendre à lui-même**; c'est lui redonner la disponibilité d'un temps, le

temps qui lui reste à vivre.

La douleur, si elle peut être soulagée, n'est plus ce mal obligé dont il faut s'accommoder. Elle est ce mal que l'on peut supprimer et qui permet alors de se confronter aux vraies questions, celles qui sont derrière la souffrance, la mort. Nous voyons ainsi se clarifier les notions : douleur ... souffrance ...

La douleur, on peut la supprimer; la souffrance, elle EST. Elle fait partie des «inévitables» de l'existence, comme la mort.

Elle est, mais elle peut être accompagnée. La douleur ne s'accompagne pas. Un malade, qui est dans la douleur, est complètement inhibé, paralysé; il est tout dans sa douleur et la communication n'est plus possible. Alors, s'occuper de la douleur, en libérer la personne, cela me semble un véritable progrès, et un progrès en terme de santé, car il touche à l'ETRE. Supprimer la douleur, c'est **redonner au patient sa**

capacité d'Être, et d'Être face à ses vraies questions que sont la souffrance, la mort.

Ce déplacement porteur d'humanité, on le doit aux soins palliatifs, premier courant qui s'est soucié de la douleur des patients. Signe d'Espérance, même si nous sommes dans un combat qui est loin d'être gagné. Oui, nous sommes encore loin d'être persuadés, en France, que l'on peut soulager la douleur des patients à 95%, comme on le dit dans les soins palliatifs. Je suis témoin, pour avoir travaillé en unité de soins palliatifs, de la très grande distance qui existe encore à ce sujet entre ce qui se réalise en unité de soins palliatifs et le terrain de l'hôpital ou du domicile. Mais cette distance devrait diminuer avec le temps puisque, maintenant, cette notion de soins palliatifs fait partie des programmes d'enseignement, aussi bien dans les facultés que dans les écoles.

III . - LE PARTAGE DE LA DERNIÈRE ÉTAPE

En nous coupant du mourant, nous nous coupons de ce **VIVANT-PARLANT** qui pensait nous faire partager sa dernière

étape du voyage.

Le courant des soins palliatifs, en réintégrant le mourant au milieu de nous,

nous redonne, à travers l'accompagnement, la possibilité d'être **témoins** de cette dernière étape de la vie vécue souvent comme un acte de croissance.

Ce qui me paraît important, ce n'est pas seulement le «**contenu**» de ce vécu des derniers jours, mais c'est aussi le fait que toutes ces expériences de fin de vie ne restent pas enfouies, isolées. On en **parle**, elles viennent au jour par le biais des médias, publications multiples, interviews, conférences, témoignages, émissions TV, etc.

Elles nous sont données, **telles des cadeaux** qui rendent **visibles** ces chemins de transformation intérieure, de maturation psychologique et spirituelle. Et elles sont là, plantées dans nos vies, tel un véritable courant d'eaux vives. Courant souterrain, certes, car il touche aux sources venues des profondeurs de l'humain, mais courant bien réel, ô combien vitalisant, qui nous appelle sur ces chemins de l'Etre.

Et n'est-ce pas là un signe d'Espérance qui se dit au coeur de nos sociétés encore si souvent perdues dans leur seule quête d'AVOIR !

Oui, nous sommes témoins, dans ces accompagnements, de ces déplacements, de ces retournements, où, face aux multiples pertes, c'est bien la quête d'Etre

qui prend la place.

Les valeurs se déplacent. Ce qui paraissait bien ne l'est plus; par contre, on devient capable de s'émerveiller du jour qui se lève, d'un rayon de soleil, on devient capable de se nourrir d'un sourire ...

Le sens du temps change aussi, on est dans l'instant présent qu'il importe de vivre pleinement.

Du creux de toutes ces pertes, c'est un sursaut d'Etre qui jaillit, véritable «retournement», «transformation», «naissance». Je dis naissance, car c'est le mot qu'employait Olivier pour nous dire la terreur de son combat pour rester vivant après la mort de son ami qu'il venait d'accompagner. Il importe d'aimer, de donner, d'aimer encore et de donner toujours. Il importe de donner sens ...

C'est Hervé Guibert, malade du sida, qui nous dit : «*Tout en restant moi-même le cadavre ambulante que j'ai mis des mois à devenir, je ne pourrais pas dire que je suis devenu bon, mais j'ai cru comprendre le sens de la bonté et sa nécessité absolue dans la vie. Moi tout seul, maintenant, j'ai compris et appris la chanson de la bonté.*» ("Protocole compassionnel").

Je dois dire qu'être sans cesse témoins de tous ces chemins de croissance,

c'est aussi, pour nous, nous **laisser appeler**, nous **laisser enseigner** cet autre art de vivre qui privilégie l'Être.

Oui, de passeurs, nous devenons ceux qui apprennent à «passer».

A leur école, nous apprenons ces chemins de croissance qui connaissent la perte, le deuil, nous apprenons la vie faite de passages. Nous apprenons à nous **TAIRE**, nous taire pour **ECOUTER**. Ecouter le silence, d'abord, ce silence nous conduit à notre solitude, à la leur ; solitude, lieu de la beauté intérieure, lieu de la contemplation. Ce silence nous ouvre aussi à la musique de la vie, la musique intérieure de l'autre, la nôtre, celle du monde ...

Et là encore, je suis témoin, du creux de ces accompagnements, de cette force «appelante» et «transformante» pour nous-mêmes. Pour moi, bien sûr, mais aussi pour bien des amis, collègues de travail ou non, lancés dans toute une recherche spirituelle à travers cette quête de sens à laquelle nous sommes renvoyés sans cesse dans le contact avec la mort et le mourant.

Je pense à des collègues de travail, mais je pense aussi à toutes ces personnes que je rencontre dans les lieux de la parole ou ateliers au sein d'associations telles que

Jalmav (Jusqu'À La Mort Accompagner la Vie), Albatros (association d'origine canadienne).

Je pense aussi à cette association qui vient de voir le jour à Paris : Association Sida et Ressourcement.

Autant de signes qui me disent qu'à travers tous ces questionnements, un courant porteur de cette quête de vie spirituelle voit le jour. Il est le fruit de toutes ces expériences d'humanité partagées autour du mourir. Ce courant non canalisé se développe en dehors des grands courants religieux. N'est-ce pas là un signe de VIE et d'ESPERANCE, signe lumineux qui germe de notre terre ?

Nous en resterons à ces trois balises qui, telles des lumières scintillantes, nous font signes sur nos chemins. Il y en a bien d'autres, c'est sûr, qui voient le jour autour de l'accompagnement, humanisant notre humanité, mais celles-ci suffisent déjà à nous «dire» ou nous «redire» notre capacité à «ETRE» des «PLUS-VIVANTS» sur notre terre marquée par la mort.

Je vous livre la réflexion d'un de mes

amis aide-soignant : «A l'hôpital, à travers les mourants, j'ai appris que la mort n'est pas l'arrêt cardiaque, mais la **perte du souffle du sens donné à sa vie**. Il y a des vivants spirituellement morts et des mourants en plénitude de vie» ...

Précisément, nous sommes ensemble, aujourd'hui, pour nous nourrir de ce SOUFFLE de VIE qui jaillit de notre terre et qui fait de nous des VIVANTS.

NOTES

L.A.C. - n°168

LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET LA FOI CHRÉTIENNE : RENCONTRE DE DEUX AVENTURES

Philippe DETERRE

Prêtre de la Mission de France, membre de l'équipe responsable du séminaire, Philippe Deterre travaille comme chercheur en biologie au CNRS (Centre National de la Recherche Scientifique). Croiser sa pratique de chercheur avec sa réflexion de croyant, tel est l'objet du mémoire de maîtrise en théologie qu'il a soutenu dernièrement. La première partie de l'étude qui suit reprend un extrait de ce mémoire où il est question des enjeux de la science contemporaine pour la théologie chrétienne. Dans une seconde partie nous reproduisons un article que Philippe a écrit pour une revue scientifique à large audience et qui présente la pertinence possible de la foi chrétienne pour les scientifiques d'aujourd'hui.

Sciences contemporaines et enjeux théologiques : quelques exemples (*)

PRÉSENTATION

Je voudrais donner ici quelque idée de ce qui se joue actuellement sur le front de l'avancée des sciences. Je ferai quatre "carottages" qui donneront un peu la mesure de la nature de la recherche, de ses

questions aujourd'hui et de ses apports à la culture contemporaine. Je tâcherai à chaque étape d'en tirer les enjeux pour une théologie chrétienne, qui soit affrontée à la science contemporaine.

(*) Les pages qui suivent sont extraites du mémoire de maîtrise en théologie présenté en janvier 94 par Philippe Deterre à l'Institut Catholique de Paris.

1.- LE BIG BANG ET L'HISTOIRE NATURELLE DE L'UNIVERS

L'origine de l'univers constitue aujourd'hui un des thèmes les plus médiatiques de la science vulgarisée. Mais, en fait, il a fallu presque 40 ans pour accepter l'idée que l'univers, tout comme la vie, tout comme la terre, a une histoire. Il y a donc une évolution universelle. Les arguments expérimentaux qui ont emporté l'adhésion des astrophysiciens sont les suivants ⁽¹⁾ :

1. - *le décalage vers le rouge des galaxies* (mesuré par Hubble en 1929) : plus une galaxie est loin, plus elle s'éloigne vite. Ceci n'est explicable que dans le cadre d'un univers en expansion.

2. - la constance du *rapport hydrogène-hélium* dans la composition des éléments cosmiques : ce fait ne s'explique que si ces deux éléments atomiques ont été produits ensemble, et donc au "début"

de l'univers

3. - l'existence d'un *rayonnement cosmique isotrope à 3 K* ⁽²⁾ : avec cette découverte Penzias et Wilson en 1965 (déjà faite en 1955 par le Breton Emile Le Roux ⁽³⁾ !) apportent un argument décisif à la théorie d'un univers en expansion émise par Gamow, Friedmann et Lemaître.

Les conséquences de ce modèle sont nombreuses. Avec Hubert Reeves, remarquons que cela inverse la vision du cosmos qui était héritée de la physique thermodynamique du XIX^{ème} siècle et qui était dominante jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle. On la trouve clairement exprimée, par exemple, par l'éminent philosophe français Claude Lévi-Strauss, dans son oeuvre majeure "Tristes tropiques" :

«L'homme apparaît comme une

(1) On trouvera ces arguments développés en détail dans le livre remarquable de Trinh Xuan THUAN *La mélodie secrète*, Fayard, Paris 1988.

(2) Un degré Kelvin (K) correspond à un degré Celsius (°C), à cette seule différence près que l'origine de l'échelle n'est pas la même. Le "zéro" degré Kelvin correspond à -273°C. Il est impossible d'atteindre une température égale à 0 K. C'est une limite physique.

(3) Journal *Le Monde* du 24 septembre 1991.

machine, peut-être plus perfectionnée que les autres, travaillant à la désintégration d'un ordre originel et précipitant une matière puissamment organisée vers une inertie toujours plus grande et qui sera un jour définitive.»⁽⁴⁾

Ce à quoi Hubert Reeves peut répliquer :

« Par rapport au texte de Lévi-Strauss, tout est à l'envers. La léthargie thermique ne se situe pas dans l'avenir, mais dans le lointain passé. Telle est l'image du monde véhiculée par le rayonnement fossile. Et l'histoire de l'univers n'est pas celle de la dégradation d'un ordre initial puissamment organisé. Au contraire, c'est l'édification de la pyramide de la complexité au cours des âges, que l'astronomie, la physique, la chimie et la biologie nous donnent en spectacle.»⁽⁵⁾

La théorie de l'expansion universelle permet en effet de penser l'ensemble des émergences successives. Il reste certes de nombreuses énigmes mais le cadre

conceptuel semble résister. L'univers est donc un système dynamique (en ce sens précis de non stable⁽⁶⁾) et complexe, complexe parce que dynamique. Les hypothèses vraisemblables d'aujourd'hui quant à l'apparition du vivant sont liées à cette dynamique complexe. Il a fallu la longue gestation dans les étoiles primitives pour qu'apparaissent les atomes lourds que sont le carbone, l'oxygène et l'azote qui serviront ensuite de matériau au vivant, puis la longue histoire des unicellulaires et des algues pour qu'apparaisse un organisme multicellulaire différencié, puis ensuite un système vivant capable de se mouvoir, puis les poissons, les mammifères... Le temps de l'univers est un temps "créateur" en ce sens précis qu'à chaque niveau, la dynamique des éléments, leurs rencontres et leurs associations, donnent naissance à d'autres éléments à un "niveau" supérieur, éléments dont la genèse était pratiquement imprévisible avec la seule description du niveau inférieur. Impossible, par exem-

(4) Claude LEVI-STRAUSS *Tristes Tropiques* Plon, Paris 1955, cité par Hubert REEVES *L'heure de s'enivrer*, Seuil, Paris 1986, p.70.

(5) Hubert REEVES *L'heure de s'enivrer*, Seuil, Paris 1986, p.89-90.

(6) Le système solaire par exemple, dont la régularité enchantait Ptolémée et Képler, et inspirait leurs théologies, est en fait un système instable qui divergera un jour. Voir J.LASKAR et C.FROESCHLE "Le chaos dans le système solaire" Revue *La Recherche* (232) mai 1991, p.572.

ple de prévoir qu'avec quelques atomes simples, on puisse faire des molécules aussi complexes et remarquables qu'une double hélice d'ADN. Impossible de prévoir qu'avec une vingtaine d'acides aminés on puisse construire la complexité et la diversité du vivant connu. La combinatoire des relations possibles entre éléments d'un niveau est en effet pratiquement infinie. En fait, seules quelques-unes des associations possibles se réalisent effectivement et donnent donc lieu à ce qu'on appelle "l'émergence", à un niveau supérieur, d'éléments nouveaux plus complexes, qui vont eux-mêmes s'associer, pour donner par chance, par hasard ou par sélection, des éléments encore plus complexes et ainsi de suite... c'est en tout cas le modèle actuel que nous avons de la dynamique et de la complexité de l'univers. Un modèle où bien du nouveau peut encore surgir... Comme Hubert Reeves, Edgar Morin se fait ici vulgarisateur lyrique :

« Nous voici dans un univers où sans doute bien des énigmes seront élucidées,

mais qui ne reviendra jamais à son ancienne simplicité mécanique, qui ne retrouvera jamais son centre solaire, et où apparaîtront d'autres phénomènes plus stupéfiants encore que ceux que nous venons déjà de découvrir. »⁽⁷⁾

Ce cadre conceptuel qui permet actuellement de penser l'univers peut et doit évidemment donner lieu à un renouveau de la théologie de la création. C'est une entreprise immense que Teilhard avait superbement initiée. Mais cela ne pourra se faire qu'en évitant un double risque :

- risque de rapprocher et d'identifier les récits religieux des mythes de création avec la description scientifique de l'évolution universelle, ce qui peut aboutir par exemple à voir dans le Big Bang et l'expansion universelle la confirmation directe de l'existence d'un acte créateur ⁽⁸⁾ ;

- risque d'oublier ce qu'est une théorie scientifique, les hypothèses provisoires qui la supportent et le travail de vérification toujours à faire qu'elle suppose.

(7) Edgar MORIN & Anne Brigitte KERN *Terre-Patrie*, Seuil, Paris 1993, pp.46-47.

(8) C'est exactement l'écueil que n'ont pas évité Jean GUITTON, Grichka BOGDANOV & Igor BOGDANOV dans leur livre à succès *Dieu et la science* Grasset, 1991.

2. - LA MÉCANIQUE QUANTIQUE ET LES LIMITES DE LA REPRÉSENTATION

Dès avant le succès de l'astrophysique, la physique des années 20 avait connu une double révolution avec l'avènement de la relativité et celui de la mécanique quantique. Pour comprendre un peu plus ce qu'il en est de cette dernière, suivons le physicien Etienne Klein dans un article récent ⁽⁹⁾ qui constitue un "petit bijou" de vulgarisation scientifique :

«Les succès de la physique moderne (quantique et relativiste) sont impressionnants. Mais paradoxalement, elle est aujourd'hui moins arrogante et plus ouverte que sa version ancienne, la physique classique. Elle a retrouvé les grandes interrogations de la philosophie traditionnelle : que peut-on savoir ? qu'est-ce que percevoir ? Elle ne peut échapper aux questions métaphysiques qui surgissent au coeur de son discours et de ses méthodes : qu'est-ce qu'une mesure, un

objet, un phénomène ? (...)»

Pour les sujets humains qui sont "restés" dans l'univers de la physique classique, la mécanique quantique casse des évidences épistémologiques de "bon sens". Elles sont, selon Etienne Klein, au nombre de quatre :

«1. *La notion d'unité des lois de la nature : l'univers ne reproduit pas dans l'infiniment petit une image diminuée de l'infiniment grand. Les deux échelles sont en rupture. (...)*

2. *Il n'y a pas de discontinuité au sein des forces de la nature : La physique quantique introduit une discontinuité fondamentale : le quantum d'action. (...)*

3. *Il existe une réalité indépendante de l'observateur que la physique peut décrire : Cette idée a dû être abandonnée. Ce qu'étudie la physique, ce ne sont plus des*

(9) Etienne KLEIN "Introduction au débat quantique" revue *Etudes* (375), décembre 1991, pp.633 et sq. Voir aussi son dernier livre avec Bernard d'ESPAGNAT *Regards sur la matière*, Fayard, Paris 1993.

événements qui se dérouleraient dans une arène insensible au regard de ceux qui l'étudient, mais des "phénomènes", c'est-à-dire des entités indissociables formées de l'objet et de l'appareil de mesure. L'observateur, au sens générique du terme (et non pas en tant qu'individu particulier), fait partie du "spectacle". (...)

4. On peut décrire le monde physique avec le langage ordinaire : L'élaboration de la physique moderne a montré l'inefficacité du bon sens dans la construction de ses théories et dans la compréhension de certains résultats expérimentaux. (...) Le mécano, c'est fini. Le monde des particules n'est pas une petite mécanique, qui serait en réduction ce qu'une montre est en grand...»

La physique quantique moderne a un succès opératoire indéniable. Toutes ses prévisions se sont avérées confirmées par l'expérience jusqu'à aujourd'hui ⁽¹⁰⁾.

C'est une discipline qui connaît ses limites conceptuelles et opératoires (complémentarité onde-corpuscule, principe d'incertitude d'Heisenberg, implication de l'observateur dans l'opération de mesure). Mais là encore il ne faudrait pas que le lecteur croyant ou théologien se méprenne et prenne argument des limites reconnues du déterminisme physique pour "caser" et justifier à sa place un autre déterminisme "supérieur" qui serait celui par lequel interviendrait Dieu, le Sens, l'esprit, l'âme, l'Autre, ou je ne sais quoi encore ! Une théologie qui se construirait à partir des "faiblesses" avouées du discours scientifique serait misérable et vouée à l'échec au prochain tournant. Que la science d'aujourd'hui sache dire où sont les limites des représentations qu'elle se donne n'est pas un acte de faiblesse mais au contraire la preuve de sa force, de la maturité de son aventure. C'est cette maturité que le théologien et le croyant doivent entendre.

(10) Une expérience de pensée avait été proposée en 1935 par Einstein pour disqualifier la mécanique quantique (paradoxe Einstein, Podolski & Rosen). Selon lui le résultat de cette expérience prédit par la mécanique quantique était hautement improbable. L'expérience a pu être réalisée en 1981-82 à l'Institut d'Optique d'Orsay par Alain Aspect et son équipe. Elle démontre que Einstein avait tort... Voir Etienne KLEIN et Bernard d'ESPAGNAT *Regards sur la matière*, Fayard, Paris 1993, chapitre 8.

3. - LA BIOLOGIE MOLÉCULAIRE ET SES SURPRISES

Ce vocable général de biologie moléculaire désigne en fait l'étude biochimique des gènes et de la molécule qui les porte, c'est-à-dire l'ADN. L'analyse maintenant rapide de la formule chimique d'un segment d'ADN, c'est-à-dire la séquence des bases nucléotidiques qui le forme (adénine, guanine, cytosine ou thymine

notées A, G, C ou T), a permis d'identifier un grand nombre de gènes portant l'information nécessaire pour la synthèse de nombreuses protéines. On peut dire, avec François Gros ⁽¹¹⁾, que l'utilisation de cette technique depuis les années 70 a déjà apporté quatre découvertes majeures :

3. - 1. Les gènes "mosaïques" et les gènes "sauteurs"

Contrairement aux gènes des microorganismes, les gènes des plantes, ceux des animaux et de l'homme ne sont pas d'un seul tenant, ils sont morcelés.⁽¹²⁾ De plus certains éléments peuvent changer de localisation au cours du développement. De tels processus ouvrent la possibilité d'une combinatoire qui pourrait expliquer la surprenante diversité moléculaire

et cellulaire du vivant, obtenue à partir d'un petit nombre de gènes. On sait par exemple qu'un organisme peut sécréter un nombre quasi infini de molécules différentes d'anticorps, puisqu'il est capable d'en produire contre des substances chimiques nouvelles, jamais synthétisées auparavant. Cette "quasi-infinité" est justement due à la combinatoire de quelques gènes "mosaïques" ?

(11) François GROS *Regard sur la biologie contemporaine*, Gallimard et Unesco, Paris 1993.

(12) Cette découverte a été couronnée cette année par le prix Nobel de médecine 1993 attribué à Richard J. Roberts et Philipp A. Sharp.

3. - 2. Les oncogènes

Toute cellule vivante est en perpétuelle communication avec ses voisines et avec le milieu extérieur (cellules sensorielles). Au cours des 10 dernières années un progrès considérable a été accompli dans la compréhension des mécanismes moléculaires de la réception et de l'intégration cellulaire (mécanismes dit de "transduction") des signaux externes ou intercellulaires. Il s'agit bien sûr de la communication neuronale à l'oeuvre dans le cerveau, mais aussi des communications hormonale et immunitaire. Les processus de transduction des signaux cellulaires dans des fonctions très variées comme la réception rétinienne de la lumière, la réception des odeurs et du goût, la prolifération et la différenciation cellulaires, la production hépatique de glucose, la production pancréatique d'insuline, la régulation du rythme cardiaque, la contraction des muscles lisses,... utilisent en fait un petit nom-

bre des types moléculaires. Comme si certains "standards" ancestraux de molécules assurant en cascade la réception, l'amplification et la transmission des signaux avaient été "sélectionnés" dès les premiers stades évolutifs (bactéries, levures) et "bricolés" ensuite pour s'adapter à tel ou tel "besoin".

«La surprise est venue ici de l'étude de certains cancers animaux. Il s'est avéré que certains gènes codant pour certaines protéines impliquées dans ces processus de transduction peuvent être modifiés par mutation, de telle sorte que la cellule devient "sourde" aux influences qu'exercent ses congénères ou les cellules des autres tissus. Elle se développe alors de façon anarchique et devient cancéreuse. Voilà pourquoi ces gènes ont été appelés oncogènes, à partir du grec onkos, cancer.»⁽¹⁴⁾

(13) François GROS *Ibidem*, p.45-46.

3.-3. Les gènes homéotiques

« Sans doute plus frappants encore par leur précision cybernétique sont certains gènes de développement dont les techniques de l'ingénierie génétique ont permis de définir la nature, même si on en soupçonnait déjà l'existence au début du siècle. Ces gènes gouvernent d'une manière étonnamment précise tout le plan d'organisation de l'être vivant en formation, depuis l'embryon jusqu'au stade de l'adulte. »⁽¹⁵⁾

Les spécialistes leur ont donné le nom de gènes homéotiques (du grec homeos, semblable) et François Gros n'hésite pas à les qualifier de gènes "architectes".

« Presque toujours la précision dans le réglage du développement d'un tissu ou d'un membre résulte d'un équilibre subtil

entre répression et actions "effectrices", où le dosage du négatif et du positif est ce qui permet à l'être vivant en formation d'évoluer finalement dans le bon sens, en harmonie de proportions comme en harmonie avec le milieu. »⁽¹⁶⁾

La biologie moléculaire contemporaine, qui est tout-à-fait réductionniste au sens méthodologique, a donc apporté des résultats fondamentaux étonnants et surprenants. Tel est bien le destin de la recherche scientifique et ce qui la rend improgrammable : en poussant sa ligne de travail, apparemment claire et royale, de l'inédit surgit : des questions apparaissent bien plus complexes que ce qu'on pouvait prévoir et d'autres se résolvent de manière inattendue.

(14) *Ibidem*, p. 53.

(15) *Ibidem*, p. 54.

(16) *Ibidem*, pp. 56-57.

3. - 4. Le décodage du génome humain

Par ailleurs, la biologie moléculaire est devenue un enjeu économique important depuis le lancement de programmes nationaux et internationaux visant à séquencer l'ensemble du génome humain, c'est-à-dire à lire l'ensemble de l'information contenue dans l'ADN des chromosomes de l'espèce humaine. Il faut remarquer d'abord que sur l'ensemble de ce qui sera déchiffré⁽¹⁷⁾, on ne saura interpréter que 5%, c'est-à-dire ce qui correspond effectivement à des gènes codants. Avec le décodage du génome humain, le biologiste moléculaire se trouvera donc devant un texte "hermétique" qui nécessitera une véritable entreprise de "lecture herméneutique". On a pu s'émouvoir, à juste titre, du fait que certains chercheurs américains dans le domaine, aient voulu breveter les séquences d'ADN

découvertes et donc le soustraire à l'information de la communauté scientifique. Mais en fait ils risquent fort d'enfermer ainsi un trésor dont la clé soit ailleurs. Leur attitude est comparable à celle d'un archéologue qui aurait découvert un manuscrit dans une langue inconnue et refuserait de le communiquer, sans même en comprendre le sens...

Pourtant, là n'est pas le véritable problème soulevé par ce programme de séquençage du génome humain. Il pose en effet de véritables questions éthiques et politiques d'eugénisme potentiel⁽¹⁸⁾ : que fera le citoyen de ces informations génétiques nombreuses et précises, qui lui seront fournies sur sa progéniture dès la procréation ? La question est inévitable pour le scientifique et le politique, et donc pour le croyant et le théologien.

(17) Le génome humain contient quelque 3,5 milliards de bases (A, T, G ou C). Si on compare la succession des bases avec celle des lettres dans un texte, cela représente 700 000 pages de 5000 caractères, soit environ mille Bibles, soit une pile de 33 mètres de haut d'une revue ordinaire comme *La Recherche* (chiffres cités par Antoine DANCHIN "Le séquençage des petits génomes" revue *La Recherche* (251) février 1993, pp.223 et sq.)

4. - LE CERVEAU, L'ORDINATEUR ET LA QUESTION DE L'ESPRIT

Avec le cosmos et la génétique, la grande affaire de la science contemporaine, c'est bien le cerveau. Après tout, c'est là qu'est pensé tout "cela". Comment penser le fonctionnement de cet organe particulier qui permet de penser ? Les neurosciences, les sciences cognitives et l'intelligence artificielle sont trois disciplines qui, chacune à leur manière, tentent d'appréhender la nature de l'esprit humain.

Au sein de la biologie contemporaine, les neurosciences (neurochimie, neurobiologie, électrophysiologie) constituent un secteur qui a beaucoup progressé ces derniers temps, en particulier grâce aux techniques de biologie moléculaire dont il a été question au paragraphe précédent. Les niveaux moléculaires, synaptiques ⁽¹⁸⁾, inter-cellulaires, le niveau correspondant à une région cérébrale fonctionnelle et le niveau comportemental sont des lieux d'investigation active. La fonction la mieux connue, depuis l'étage moléculaire jusqu'à celui du comportement, est probablement

celle de l'activité visuelle. Des progrès récents ont été faits en ce qui concerne les processus moléculaires de l'apprentissage et de la mémorisation. ⁽²⁰⁾

Du côté des sciences cognitives, qui étudient directement les opérations de perception, d'apprentissage, la grande affaire semble bien être l'analyse du langage humain et le "passage au symbolique". Comment un sens vient-il aux mots ? Y-a-t-il ici un processus propre au langage humain et qui serait donc inimplantable sur une machine aussi perfectionnée soit-elle, ou bien est-ce simplement un "effet" des capacités du réseau très interconnecté qu'est le cerveau ?

Enfin, du côté de l'intelligence artificielle, on peut dire qu'il y a eu de réels progrès quand ont été réalisés des circuits à partir d'éléments non linéaires simulant des neurones rudimentaires et fonctionnant non pas en régime séquentiel, mais en parallèle. Il a été ainsi possible de faire des circuits relativement simples, capables de

(18) Voir par exemple la chapitre intitulé "l'homme génomique ?" dans le livre de François GROS (*op.cit.*)

(19) La synapse est le contact fonctionnel de communication entre deux neurones.

tâches difficiles à exécuter par des circuits électroniques classiques comme la reconnaissance de formes.⁽²¹⁾ Mais on est évidemment encore loin des tâches évoluées comme la reconnaissance syntaxique. Là encore se pose la question de la symbolisation : "comprendre" consiste-t-il simplement à "calculer" ?

Un groupe de travail interdisciplinaire, auquel j'ai participé entre 1988 et 1991 a tenté de faire le point sur la question posée par les nouvelles disciplines qui s'intéressent au cerveau et à l'esprit humain. Cela a donné lieu à la rédaction d'un livre titré "La Peau de l'âme", dont le principal rédacteur est Michel Simon, philosophe au Centre Théologique de Meylan, près de Grenoble. J'en tire l'extrait suivant pour conclure et préciser les enjeux de ces nouvelles sciences de l'esprit :

« Il va nous falloir apprendre à distinguer ce que recouvre l'informatique, l'intelligence artificielle, les neuro-sciences, les sciences cognitives, tout en comprenant pourquoi elles vont ensemble et représen-

tent les caravelles lancées à la conquête de l'esprit humain... Transporter et incarner l'esprit humain dans une "machine à penser" tel est le défi à relever et c'est pour ce projet qu'il faut mobiliser tout ce que nous savons sur le système nerveux (neuro-sciences) ; sur la connaissance – au sens très large du terme : perception, traitement des informations sensorielles, mémoire, apprentissage, réflexion, pensée (sciences cognitives) ; sur les ordinateurs (infor-matique) et sur la reproduction par les machines des démarches cognitives (intelligence artificielle). Ce faisceau de disciplines est focalisé à l'heure actuelle sur cet organe qu'est le cerveau, pour en comprendre la structure et le fonctionnement dans l'espoir d'en implanter un jour les principales fonctions dans des "machines à penser". Cette convergence de disciplines donne un coup de fouet unique à la recherche : après le séquençage et le décodage de l'ADN et du génome humain, bientôt le cerveau humain à livre ouvert ? »⁽²²⁾

Pour la théologie l'enjeu de ces

(20) On pourra consulter avec profit, et sans guère de connaissance préalable requise, le numéro spécial "Le Cerveau et la Pensée" de la revue *Pour la Science* (181), novembre 1992.

(21) Un réseau à 256 neurones d'entrée, à neuf neurones intermédiaires (dits "cachés") et à dix neurones de sortie peut ainsi reconnaître des chiffres manuscrits (*ibidem* p. 127).

(22) Michel SIMON *La Peau de l'Âme* Cerf, Paris 1994, pp.9-10.

étude

recherches est énorme : parler de l'esprit comme d'une substance indépendante de son substrat devient non seulement suspect, mais quasi incompréhensible. L'esprit et la pensée en oeuvre ne sont pas niés, mais "assignés à résidence", pourrait-on dire.

Cette assignation n'est pas nécessairement un rétrécissement pour le champ théologique, mais peut constituer un appui possible et même une retrouvaille avec l'essentiel chrétien.⁽²³⁾

(23) La lecture du livre de Michel Simon déjà cité est à conseiller pour ceux qui veulent aller plus dans cette réflexion sur les enjeux des sciences cognitives aujourd'hui.

Pratique scientifique et foi chrétienne (*)

PRÉSENTATION

Science et religion forment depuis Galilée un noeud de querelles persistantes et constitue jusqu'à aujourd'hui un vieux classique de la presse et de l'édition, y compris scientifique.⁽¹⁾ Sur ce front

l'astrophysique est très sollicitée⁽²⁾, mais aussi la biologie, notamment depuis Darwin. Une question souvent posée est de savoir si les postulats et les résultats de la science laissent ou non une place à Dieu et

(*) Ce texte a été publié dans la revue *Médecine / Sciences* n° 6-7 vol.10 (juin-juillet 94) pp 704-707 (127,av. de la République 92190 Montrouge) que nous remercions pour son autorisation de publication.

(1) Voir par exemple le courrier publié régulièrement dans la grande revue scientifique *Nature* (pour la période la plus récente : *Nature* 1993, 362 : 583 ; 363 : 389-390 ; 364 : 754 ; 366 : 296 ; 366 : 503).

(2) Reeves H. *L'heure de s'enivrer*, Paris : Seuil, 1986 ; Thuan T.X. *La mélodie secrète*, Paris : Fayard, 1988 ; Hawking S. *Une brève histoire du temps* Paris : Flammarion, 1989 .

aux religions. D'un côté si la physique peut comprendre l'univers et son commencement, si l'évolution biologique peut expliquer la diversité du vivant, si les neurosciences peuvent rendre compte de ce qu'est l'esprit humain, alors Dieu devient inutile et sans intérêt. D'un autre côté, certains s'appuyant sur les paradoxes classiques de la mécanique quantique redonnent une chance à Dieu ou à certaines religions ⁽³⁾. Dans tous les cas, il s'agit d'opposer, ou de concilier, les représentations du monde données par la science avec celles qui sont livrées par les Écritures. Mon propos ici est une tentative pour déplacer le problème. Savoir si les sciences contemporaines laissent, ou ne laissent pas, une place à Dieu ne me semble pas être une question essentielle. Et ce pour – au moins – trois raisons : d'abord parce que par méthode les sciences se situent à l'extérieur de la question

religieuse, ensuite parce que la théologie contemporaine ne lit plus les récits de création comme une source d'information sur le début du monde, et enfin parce qu'un Dieu ou une religion qui n'auraient pour seules raisons que les lacunes provisoires, et sans cesse déplacées, de l'explication scientifique seraient bien peu dignes de foi et d'intérêt.

Prêtre catholique et chercheur scientifique ⁽⁴⁾, ma réflexion se situe sur une ligne différente et plus modeste. Ma proposition est de mettre la foi chrétienne en regard non pas des résultats de la science et de ses théories, mais en face de la pratique de ceux qui "font" la science, à savoir les chercheurs. La question est alors celle de l'éventuelle pertinence de la tradition croyante et chrétienne pour le chercheur scientifique.

(3) Que l'on pense ici à Capra F. *Le Tao de la physique*, Paris : Tchou, 1979 ou bien à Guilton J., Bogdanov G., Bogdanov I. *Dieu et la science* Paris : Grasset, 1991.

(4) Ingénieur de formation, j'ai d'abord travaillé en physique du solide avant une reconversion en biologie. J'ai passé ma thèse d'Etat en 1983 juste un mois avant d'être ordonné prêtre.

LE SUJET DE LA RECHERCHE

Mon point de départ est une proposition banale : il n'y a pas de recherche scientifique sans chercheurs. Les résultats de la science peuvent bien être présentés de manière impersonnelle – "sans sujet" –, la recherche n'en reste pas moins une aventure humaine qui dépend historiquement de l'intuition d'un tel, du travail de tels autres, du pari fait à tel moment, de la constitution de telle équipe, de l'existence de tel institut, ... etc. Chacune des récentes avancées de la biologie moderne pourrait ici servir d'exemple à cette assertion. Certes, la sociologie des sciences nous montre combien la recherche scientifique peut être le théâtre de jeux de prestige, de persuasion et de modes, qui jouent un grand rôle dans l'adoption de tel

ou tel résultat et dans le financement de tel ou tel genre de recherche⁽⁵⁾. Certes l'analyse linguistique a bien décrit la structure de toute publication scientifique comme une stratégie pour "faire savoir" en vue de "faire croire"⁽⁶⁾. Mais finalement tout chercheur honnête sait bien tout cela, de l'intérieur. Il n'en reste pas moins que la véritable recherche scientifique n'est pas seulement déterminée par le pouvoir du prestige, par celui de l'économique ou par la pression des sujets à la mode. L'exigence de vérité qui est portée dans les laboratoires de recherche dignes de ce nom n'est pas soumise au seul principe de rendement et de la publication à tout prix. Plus largement, il faut bien constater qu'il y a un indéterminé, un imprévisible dans la re-

(5) Voir par exemple Latour B., Woolgar S. *La vie de laboratoire La production des faits scientifiques* Paris : La Découverte, 1988.

(6) Voir par exemple Bastide F. Le Foie lavé. Approche sémiotique d'un texte de sciences expérimentales in *Documents du Groupe de recherches sémio-linguistiques*, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Paris, 1979, 1, 7 ; Bastide F. La démonstration in *Documents du Groupe de recherches sémio-linguistiques* Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1981, 3, 28.

cherche, et c'est bien cela, me semble-t-il, qui en fait le sel et l'intérêt pour ceux dont c'est la profession de chercher.

Le travail du chercheur n'est pas seulement le développement d'un programme préétabli. Il consiste au sein d'une problématique déterminée et bien choisie à poser les bonnes questions et surtout à savoir s'interroger sur les faits qui apparaissent insolites. Il y a quelque chose de guetteur dans le chercheur : guetter l'idée neuve et féconde, le résultat qui ne "cadre pas" et peut faire basculer tout le travail en cours. Que l'on pense ici à la découverte de la pénicilline, ou à celle des gènes mosaïques. Les avancées majeures sont souvent des heureuses surprises issues d'une observation fortuite sur laquelle une équipe a su s'interroger et travailler. Il n'y a pas de

recherche efficace sans travail, mais le travail ne suffit pas : voilà bien ce qui rend ce métier si difficile et si passionnant.

Il n'y a pas de chercheur isolé : tout chercheur avisé le sait bien. Il n'y a de vérité en science que dans la vérification. Vérification de l'expérience par l'expérience, vérification du travail des uns par les autres, vérification par la reconnaissance des uns par les autres. Ceci s'opère dès le laboratoire où l'expérimentateur rend compte à ses collègues des résultats qu'il a obtenus et de l'interprétation qu'il en donne. Jusqu'au congrès scientifique et la publication d'un article après avis donné par les "pairs". La recherche scientifique est le lieu d'action de sujets en travail et en constante communication au sein de ce qu'on appelle à juste titre la "communauté scientifique".

LA "FOI" DU CHERCHEUR

Cette description de la recherche comme une entreprise à la fois individuelle et collective de vigilance et de critique pour

faire émerger de nouveaux modèles – de nouveaux paradigmes, dit-on parfois – ne suffit pourtant pas à rendre compte de la

passion des chercheurs. Dans ses mémoires, François Jacob situe bien le niveau de l'interrogation :

« Par quelle nécessité des hommes mettent-ils tant de passion, prennent-ils tant de plaisir à vouloir éternellement explorer le monde, l'interroger ? A cette question, ceux qui aiment la science répondent : par curiosité, par désir de s'appropriier la nature, d'améliorer le sort de l'homme. Ceux qui n'aiment pas la science disent : par ambition, par volonté de puissance, amour de la gloire ou même cupidité. Mais ce n'est pas tout. Il y a des facteurs plus profonds. Il y a la tentative, la tentation de comprendre un monde qui se dérobe. La révolte contre la solitude. Contre une réalité qui vous échappe, qui vous ignore et sans laquelle il n'y a pas de vie. Une exigence métaphysique de cohérence et d'unité, dans un univers qu'on cherche à posséder mais qu'on ne parvient pas même à saisir.⁽⁷⁾ »

Il y a effectivement du métaphysique dans la motivation du chercheur, en tout cas en ce sens précis de la recherche

de cohérence et d'unité dans le monde. C'est cette recherche inextinguible qui appelle l'explication claire, qui guide dans les méandres des raisonnements et des techniques nécessaires. C'est cette force qui relance en permanence et juge toute l'aventure et son jeu. La méthode scientifique n'est qu'une médiation entre le monde qui se présente et ce désir humain de connaissance, cette révolte contre l'incohérence. La méthode n'avance pas seule : elle dépend de cette pulsion fondamentale, qu'avec les précautions nécessaires j'appelle une "foi", en ce sens qu'une certaine confiance dans l'opération scientifique est nécessaire pour avancer, pour continuer de chercher cette cohérence et cette unité. Une certaine confiance primordiale dans l'intelligibilité du monde et dans le travail du sujet humain me semble à l'oeuvre dans le quotidien de la recherche scientifique, qui permet de croire que, derrière l'apparent chaos du monde et de sa diversité, le travail patient d'analyse, de critique et de veille livrera quelques clés d'explication

(7) Jacob F. *La statue intérieure*, Paris : Odile Jacob, 1987 : 305-306.

étude

supplémentaires. Et ceci suppose une exigence, une rigueur et une humble détermination – une éthique dirait-on aujourd'hui⁽⁸⁾ – qui me semble être le plus précieux de ce que j'ai rencontré dans les différents laboratoires où j'ai eu la chance de travailler.

Cette mise en perspective de ce qui est à l'oeuvre dans la recherche scientifique n'est probablement pas originale. Elle est sans doute discutable. Elle repose en tout cas sur une conception du sujet humain – de "l'être au monde" comme disent les philosophes – qui est compatible avec

l'existence d'un sujet croyant. L'homme ainsi pensé – scientifique et/ou croyant – est un sujet qui ne cesse de se remettre au travail, travail de déchiffrement du réel, travail de lecture et d'écriture, travail de recherche pour guetter le neuf et savoir saisir "ce qui arrive", travail de vérification permanente, à la fois constructif et critique. Et ce travail suppose une certaine confiance, une certaine "foi", en ce que le chemin est possible et que la tâche n'est pas vaine.

L'INTERROGATION CHRÉTIENNE

Cette explication étant faite, il est possible d'indiquer quelques-uns des points de contact possibles entre la recherche

scientifique et la foi chrétienne. Je le ferai en partant des notions de création, d'incarnation et de sabbat.

(8) Voir Monod J. *Le Hasard et la Nécessité*, Paris : Seuil, 1970. Il faut ici rendre justice à Jacques Monod d'avoir été le premier à parler d'éthique – même s'il s'agissait d'une très rigoriste "éthique de la connaissance" – à un moment où ceci était bien loin d'être "à la mode".

On pourra interpréter la tâche humaine de déchiffrement du réel comme une concurrence faite à Dieu.⁽⁹⁾ L'interprétation chrétienne, comme l'interprétation juive, est différente : selon elle, la quête de connaissance n'est pas une usurpation d'un quelconque pouvoir divin, mais bien d'abord une participation à la geste divine de création qui, selon le premier chapitre du livre de la Genèse, est de "mettre en ordre" le chaos cosmique par séparation et distinction successives.⁽¹⁰⁾ On retrouve là un thème classique en théologie : par le langage qui lui permet de nommer ce qui existe et ce qui arrive, par le travail qui lui permet de modifier et de maîtriser, l'homme participe à la création. La théologie chrétienne valorise ainsi le travail de différenciation et de mise en rapport que le scientifique opère pour ordonner et comprendre l'univers. En

mettant à jour les lois d'agencement des éléments du monde, en déterminant les niveaux pertinents d'analyse et d'intervention, l'homme est co-créateur. Il a été d'ailleurs souvent souligné combien la tradition judéo-chrétienne, qui sépare le Créateur et le monde créé, a été historiquement féconde au moment de l'émergence des sciences modernes. En effet, cette séparation créateur/créature "désacralise" le monde qui se trouve ainsi objet possible d'une investigation qui n'offense pas Dieu. Sous l'influence du rationalisme grec, cette investigation a pu devenir science expérimentale.⁽¹¹⁾ Selon ce point de vue, la foi du croyant est donc tout sauf un obstacle au travail scientifique : elle en surdétermine la motivation et la nécessité. Connaître ce qui est pour en rendre compte et grâces devant Celui qui est.

(9) C'est d'ailleurs le sens qu'en donne François Jacob dans la suite du texte cité ci-dessus.

(10) Ceci constitue d'ailleurs un des thèmes les plus importants de l'ensemble du Premier Testament, mis en lumière entre autres par l'exégète Paul Beauchamp in *Création et Séparation* Paris : Aubier Montaigne, Cerf, Delachaux et Niestlé, Desclée de Brouwer, 1969.

(11) Voir par exemple Gauchet M. *Le désenchantement du monde* Paris : Gallimard, 1987 et Valadier P. *L'Eglise en procès* Paris : Calmann-Lévy, 1987.

Après la création ⁽¹²⁾, on peut trouver dans ce que la tradition chrétienne appelle l'incarnation un autre point de convergence possible avec la pratique scientifique. Tout chercheur sait bien aujourd'hui qu'il n'y a de travail fécond en science qu'en investissant son énergie dans un domaine particulier, qui apparaît très exigü à celui qui le découvre pour la première fois. Il n'y a pas d'autre voie pour une science opératoire que celle d'accepter de travailler selon un angle précis sur un aspect particulier d'un problème bien défini, d'accepter d'y engager là tout son jeu, tout son travail d'imagination, de critique, de doute et d'expérience. Il n'y a de science qu'appuyée sur ce point particulier. C'est à partir de là seulement que le travail d'un scientifique peut avoir une valeur plus générale. Dans une certaine mesure, on peut dire la même chose du chrétien : à cause du Jésus historique de Palestine, il n'y a désormais pas d'autre lieu pour la rencontre avec le Dieu

transcendant que le chemin particulier de l'homme. Parce que Dieu a pris corps en une culture et une histoire particulière, il n'y a plus de condition humaine qui soit trop petite ou trop singulière. C'est là, et non pas dans un quelconque état idéal paradisiaque, état détaché de toute passion ou état second hors du corps, que le bonheur – la Béatitude authentique – est possible. Le scientifique d'aujourd'hui est dans un paysage éclaté : le temps des encyclopédistes est terminé, il n'y a plus guère de synthèse possible entre les diverses sciences particulières. Pour le chrétien, cette "finitude" n'est pas un pis-aller, elle est à vivre avec bonheur et sans nostalgie : c'est là, dans son travail de création scientifique, de maîtrise responsable et de compréhension de la réalité, qu'il peut rejoindre le Créateur.

Le dernier point que je souhaite ici aborder prend appui sur ce que la Bible appelle le sabbat. On sait l'importance de ce septième jour pour la foi juive, où Dieu

(12) On aura remarqué qu'il n'a pas été question ici de la création comme commencement de l'univers, et donc d'une éventuelle corrélation avec la théorie du Big Bang.

arrête de travailler et où l'homme est invité à faire de même. Ce qui est signifié ici, entre autres et au delà du repos nécessaire, c'est que l'homme doit être plus fort que son travail, plus fort que sa force.⁽¹³⁾ Ce commandement rejoint bien l'expérience du chercheur : travailler et faire fonctionner ses techniques – aussi sophistiquées soient-elles – ne suffit pas à faire de la bonne recherche. Le véritable scientifique est celui qui sait arrêter son travail pour réfléchir à la fin qu'il poursuit. La connaissance n'est pas le fruit obligé du travail : il y faut le génie, le "temps" de l'intelligence et de l'esprit. Cette

nécessité du sabbat est aussi une nécessité éthique. Il nous faut maîtriser le travail scientifique et les techniques qu'il suscite. Il nous faut maîtriser notre maîtrise de la vie et des ressources planétaires. Et ceci, on le sait, relève aussi de la responsabilité des scientifiques. La tradition chrétienne a développé cette nécessité de la responsabilité dans le commandement évangélique de la "loi d'amour". C'est bien parce que, selon cette tradition, la responsabilité éthique est bien loin d'être "naturelle" et demeure nécessaire pour que l'humanité reste humaine.

LE DÉBAT NÉCESSAIRE

Il est possible que telle ou telle position ici tenue soit endossable par d'autres non croyants ou non chrétiens. Il n'y a ici

aucune exclusive. S'il y a une originalité et une pertinence à la conception chrétienne, elle sera moins dans le détail de tel ou tel

(13) J'emprunte cette formulation à Beauchamp P. Au commencement, Dieu parle *Etudes*, 1986, 365, 113-120.

point de vue que dans le sens donné à l'ensemble.⁽¹⁴⁾ Pourtant mon propos ne consistait pas à résumer l'essentiel de la théologie chrétienne sur la question. Il se veut simplement une contribution à un débat plus que jamais nécessaire. La véritable question n'est pas en effet celle d'une éventuelle réconciliation entre "science" et "foi", mais bien plutôt celle, pratique et politique, du rôle des scientifiques dans les questions graves de l'heure, en partie po-

sées par les possibilités techniques mises à jour par les chercheurs. La revue *Médecine/sciences* contribue largement à ce débat parmi les biologistes. Y sont requises aussi les ressources authentiques des traditions humaines et culturelles, spirituelles et religieuses, pourvu qu'elles sachent entendre ce qui effectivement se joue dans cette autre tradition humaine de rigueur et d'exigence qu'est la recherche scientifique.

(14) On pourra trouver d'autres points de vue complémentaires dans le livre édité par Jean Delumeau (*Le Savant et la Foi* Paris : Flammarion, 1989), dans celui de Thierry Magnin, également prêtre et chercheur scientifique (*Quel Dieu pour un monde scientifique ?* Paris : Nouvelle Cité, 1993) ou bien dans l'ouvrage collectif *La Peau de l'Âme* Paris : Cerf, 1994.

Sources

"...A ceux qui risquent leurs pas, à ceux qui acceptent d'aventurer la foi sur de nouveaux terrains, une lumière est donnée : celle de la Tradition. Non pas comme un refuge, mais comme le sel partagé d'un travail spirituel toujours à refaire".

Jean CHRYSOSTOME (354 - 407)

En 397, J. CHRYSOSTOME est évêque de Constantinople, capitale de l'empire d'Orient depuis 330. Il est exilé une première fois en 403 car il déplait "en haut". Il est aussitôt rappelé à la suite d'une émeute populaire. De nouveau banni, il meurt d'épuisement dans un fossé, déporté à Cumana (Pont).

Pasteur d'une "ville nouvelle" en pleine expansion commerciale et politique, où l'insolence de la richesse côtoie la misère, Jean est témoin de clivages sociaux. Sa prédication tire en quelque sorte les conséquences éthiques de l'incarnation : le chrétien doit s'oublier soi-même pour servir les autres. Jean estimait la population chrétienne de la ville à 100.000 et le nombre des pauvres à 50.000...

Deux axes dans l'extrait que nous publions :

- Le Christ est présent dans le pauvre,
- Le pauvre est l'autel vivant de l'Eglise

Homélie sur l'Aumône

[...] Devons-nous fêter le jour que l'on peut appeler, sans crainte de se tromper, le jour natal de la race humaine tout entière. Car nous étions perdus, et nous sommes revenus à la vie ; nous étions ennemis, et nous avons été réconciliés : ne convient-il pas en conséquence que nous fêtons ce jour d'une manière spirituelle, non en donnant des festins, non en versant le vin à flots, non par l'ivresse et les danses, mais en rétablissant dans l'abondance nos frères éprouvés par la pauvreté. [...]

Que personne ne se dispense de ce ministère et ne renonce à ce profit ; que tous fassent leur offrande. Ici la pauvreté n'est point un obstacle. Quelque pauvre que vous soyez, vous n'êtes pas plus pauvre que la veuve qui donna tout ce qu'elle possédait. Quelque pauvre que vous soyez, vous n'êtes pas plus pauvre que la Sidonienne ; bien qu'elle n'eût

qu'une poignée de farine, elle ne laissa pas d'accueillir le prophète, et, quoiqu'elle vît ses enfants l'entourer, la famine menaçante, et ses provisions près de s'épuiser, elle accueillit Elie avec la plus grande bienveillance. [...]

La miséricorde est extrêmement précieuse au Seigneur, non-seulement celle qu'il nous témoigne, mais encore celle que nous devons témoigner à nos semblables. De là ces lois sans nombre que renferment sur ce point l'Ancien et le Nouveau Testament, et qui nous ordonnent de pratiquer la miséricorde de toutes les manières, par nos paroles, par nos biens et par nos oeuvres. Moïse ne cesse de revenir sur cette obligation dans toutes les lois qu'il établit. Les prophètes crient à haute voix au nom de Dieu : "*Je veux la miséricorde et non le sacrifice*" ; Ose., VI, 6 ; et les apôtres confirment la même doctrine, soit par leur langage, soit par leurs actes.

.../...

Sources

Ainsi donc ne négligeons pas cette vertu ; non-seulement les pauvres, mais nous-mêmes en retirerons les plus grands avantages, car nous recevrons plus que nous n'aurons donné.

Je ne parle pas de la sorte sans raison, je répons aux questions indiscretes que l'on adresse bien souvent aux indigents. On s'enquiert de leur patrie, de leurs moeurs, de leur métier, de leurs forces corporelles ; on soulève des accusations, et on exige à propos de leur santé les détails les plus minutieux. Aussi qu'arrive-t-il ? C'est que bien des pauvres feignent des infirmités corporelles pour fléchir notre cruauté et notre humanité, par le spectacle de ce malheur simulé. Encore, soulever les difficultés pendant l'été, quoique ce soit loin de mériter l'approbation, cela ne dépasserait pas les bornes ; mais au fort de l'hiver et du froid, juger avec cette dureté et cette inhumanité, et n'avoir aucune excuse pour l'oisiveté, n'est-ce pas pousser la cruauté à l'excès ? — Pourquoi donc alors, dira-t-on, Paul signifie-t-il cette loi aux Thessaloniens : "*Celui qui refuse de travailler, qu'il ne mange pas* ?" II Thes., III, 10 — Afin que vous vous en pénétriez, et qu'au lieu de les appliquer au pau-

Jean CHRYSOSTOME

vre seul, vous vous appliquiez encore à vous-même les paroles de l'Apôtre ; car ces lois nous regardent nous-même aussi bien que les pauvres. Ce que je vais dire est dur et cuisant ; vous vous emporterez, je le sais, et pourtant je le dirai, non pas pour vous blesser, mais pour vous corriger. Nous reprochons aux pauvres leur oisiveté, laquelle est plus d'une fois excusable ; et nous-mêmes souvent faisons des choses bien plus funeste que n'importe quelle oisiveté. — Mais j'ai mon patrimoine, objecte-t-on — Ainsi donc, parce qu'un tel est pauvre, et qu'il est issu de parents pauvres, parce que ses aïeux n'ont pas été dans l'opulence, faut-il qu'il périsse, je vous le demande ? Précisément à cause de cela il mériterait miséricorde et compassion de la part de ceux qui possèdent. Vous qui passez plus d'une fois votre journée dans des théâtres, dans des assemblées et des compagnies frivoles, et qui tenez à une foule de personnes de coupables propos, croyez ne rien faire de mal et n'être pas oisif ; et ce malheureux, qui employait le jour dans les supplications, dans les larmes, dans toute sorte de privations, vous le traînez à votre tribunal, vous le jugez et lui demandez compte de son temps ? Sont-ce

.../...

Sources

bien là, dites-moi, des sentiments humains ? Par conséquent, lorsque vous demanderez : Que répondre à Paul ? Appliquez-vous à vous-mêmes ces paroles au lieu de les appliquer aux pauvres. Et puis ne lisez pas seulement ce qui rappelle les menaces de l'Apôtre, mais ce qui rappelle encore son indulgence. Après avoir dit : "*Quiconque ne travaille pas, qu'il ne mange pas*", il ajoute : "*Pour vous, mes frères, ne vous laissez pas de faire du bien*". II Thes., III, 13.

Mais quel est leur séduisant prétexte ? Ces pauvres, dit-on, sont des fugitifs, des étrangers des gens de rien, des vagabonds qui abandonnent leur patrie, affluent dans notre cité. — "*Et voilà pourquoi vous vous indignez et vous effeuillez la couronne de notre ville, parce que chacun la regarde comme un port ouvert à toutes les infortunes, et qu'on préfère cette ville étrangère à sa propre patrie ! Et ne devriez-vous pas vous féliciter et vous réjouir de ce que tous les malheureux accourent vers vos mains comme vers des greniers publics, et regardent*

Jean CHRYSOStOME

notre cité comme leur mère commune ? Je vous en prie, ne flétrissez pas un si beau titre de gloire, et ne privez pas notre patrie des éloges que de tout temps lui ont valus nos pères. Autrefois la famine étant sur le point d'envahir la terre entière, les habitants de cette cité envoyèrent à ces mêmes habitants de Jérusalem, dont nous nous sommes aujourd'hui occupés, par les mains de Barnabé et de Saul, des sommes considérables. Serions-nous bien dignes d'excuses et de pardon, nous, dont les ancêtres ont secouru de leurs propres deniers les citoyens d'une ville éloignée, et sont allés eux-mêmes vers eux, si nous repoussions les malheureux qui de tout côté se réfugient auprès de nous, si nous les soumettions au compte le plus rigoureux, et cela, quand nous savons que nous sommes nous-mêmes coupables d'une infinité de crimes ? Ah ! si Dieu exigeait de nous le compte rigoureux que nous exigeons des pauvres, tout excuse, toute miséricorde, nous seraient refusées" — [...]

*

* *